



HAL
open science

L'archéologie française en Thrace

Jean-Yves Marc

► **To cite this version:**

Jean-Yves Marc. L'archéologie française en Thrace: A la mémoire des tirailleurs sénégalais du 54e régiment colonial. Actes du deuxième symposium international des Etudes Thraciennes. Thrace ancienne., 1997, Komotini, Grèce. pp.473-506. halshs-00115132

HAL Id: halshs-00115132

<https://shs.hal.science/halshs-00115132>

Submitted on 20 Nov 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Actes - 2^e symposium international des études
thraciennes - 1997

JEAN-YVES MARC

L'ARCHEOLOGIE FRANCAISE EN THRACE

A la mémoire des tirailleurs sénégalais du 54^{ème} régiment colonial

La présence des Français en Thrace fut précoce et relativement importante. Elle a suscité de nombreux écrits: récits de voyage, comptes-rendus d'explorations archéologiques, études topographiques, publications de fouilles, articles. Pourtant, et malgré une très importante activité archéologique dans le premier siècle qui suivit la création de l'Ecole Française d'Athènes, les Français ont laissé peu d'ouvrages généraux ou de synthèses sur la Thrace ou sur les cultures qui s'y sont développées depuis la préhistoire jusqu'à l'époque byzantine. Depuis les années trente, l'abandon de la tradition du voyage archéologique et l'enracinement des recherches archéologiques ou historiques dans un petit nombre de sites aux marges de la Thrace, Thasos, Philippos et Dikili-tash, ont interrompu une longue tradition de recherche dans la région¹.

Depuis que les Français s'intéressent à la Méditerranée orientale, ils se sont intéressés à la Thrace². Proche de Constantinople, située sur la route terrestre du Mont Athos, la Thrace a été une région de passage. Mais, marginale par rapport au monde grec qui intéresse les Antiquaires à partir du XVII^e siècle, difficilement accessible, en dehors d'une étroite bande côtière et de quelques axes, isolée par un écartèlement politique, elle n'a suscité que très récemment un véritable intérêt archéologique. De ce point de vue, les Français ne se sont pas illustrés par des études particulièrement importantes qui en feraient des spécialistes de cette région et de son histoire³. Il n'y a pas eu, par exemple, l'équivalent de cette longue tradition qui relie la Crète aux Antiquaires vénitiens puis aux archéologues italiens⁴, ou de cette présence massive de la recherche archéologique allemande ou autrichienne sur les côtes de l'Asie Mineure. Entre la France et la Thrace, il s'agit

1. Il sera néanmoins question de ces sites au cours de cette étude, car si leur position géographique les exclut de notre sujet, leur passé, antique ou moderne, et surtout l'histoire de leur découverte, puis de leur exploration, les y rangent.

2. J'entends ici la Thrace comme la région comprise entre la vallée du Strymon qui sépare le massif serbo-macédonien de celui du Rila et du Rhodope, la Mer Egée, la Propontide et le Danube, sans tenir compte des vicissitudes politiques qui ont provoqué des changements de frontières.

3. En dehors des spécialistes grecs ou bulgares de la Thrace (C. M. Danov, *Altthrakien*, Berlin, 1876), les auteurs de grandes synthèses sur la région sont autrichiens (W. Tomaschek, *Die alten Thraker*, Vienne, 1893-1994), ou plus récemment anglais (R. F. Hodkinson, *The Thracians*, Londres, 1981).

4. *Creta Antica, Cento anni di archeologia italiana* (1884-1984), Rome, 1984, p. 19-25.

plutôt de relations occasionnelles. Et de fait, il n'y a pas de recueils d'antiquités, de manuels ou de livres de synthèse en français sur l'histoire de la Thrace ou des Thraces. Pourtant, et plus précocement que d'autres sans doute, les Français ont voyagé, travaillé, fouillé en Thrace.

Les voyageurs français en Thrace⁵

Jusqu'au milieu du XIX^e s, la Thrace fut moins systématiquement visitée que d'autres régions de Grèce. A l'écart des grandes routes méditerranéennes ou balkaniques, la Thrace des voyageurs est souvent réduite à quelques axes de communication et à leurs étapes: la zone côtière, les îles et la presqu'île de Gallipoli, point de débarquement pour rejoindre Constantinople. Les routes maritimes qui rejoignaient Constantinople passaient à travers l'Archipel, loin de la côte Nord de la mer Egée: de Marseille, par exemple, la plupart des navires passaient, pour gagner Constantinople, par Malte, Mélos et Smyrne, avant de longer la côte de l'Asie Mineure, ou après Mélos, par Chios, Mytilène, Lemnos et Tenedos. Une ligne maritime existait bien dans la région, de Constantinople à Thessalonique, par Lemnos et Cavalla, mais elle passait somme toute au large de la Thrace et n'était surtout empruntée que par le commerce local, et peu par les marchands ou les voyageurs étrangers⁶. Les pèlerins qui se rendaient à Jérusalem passaient très rarement par la Thrace, mais plutôt par la voie maritime du Sud de l'Égée⁷. Quant

5. La bibliographie sur le sujet est relativement dispersée. Il n'y a pas d'études générales sur les voyages en Thrace. Il faut donc se reporter aux ouvrages classiques d'H. Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient au XVII^e et XVIII^e s.*, Paris, 1902 ou de J. M. Paton, *Chapters on Medieval and Renaissance Visitors to Greek Land*, Princeton, 1951, ainsi qu'aux catalogues de la bibliothèque Gennadios publiés par S. H. Weber, *Voyages and Travels in the Near East made during the XIXth century*, Princeton, 1952, et *Voyages and Travels in the Near East and adjacent Regions made previous to the year 1801*, Princeton, 1953 et à la synthèse de K. Συμπούλου, *Ξένοι ταξιδιώτες στην Ελλάδα*, 4 vol., Athènes, 1970-1975. La Macédoine ayant été plus étudiée que la Thrace, et les voyageurs qui l'ont visitée ayant souvent été également en Thrace, il faut se reporter aux études qui concernent cette région. Cf. en particulier P. Collart, *Philippes, Ville de Macédoine depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine*, Paris, 1937, p. 3-36; *Paysages de Macédoine, leurs caractères, leur évolution à travers les documents et les récits des voyageurs*, Paris, 1986, J. Lefort édit., p. 49-98; M. Hatzopoulos, «Les épigraphistes français en Macédoine», *Actes du colloque international du centenaire de l'Année Epigraphique*, Paris, 1990, p. 205-221; pour le tout début de l'époque moderne, nous disposons du catalogue des récits de voyages établi par S. Yérasimos: *Les voyageurs dans l'empire ottoman (XIV^e-XVI^e siècle), bibliographie, itinéraires et inventaires des lieux habités*, Ankara, 1991 (qui sera désormais cité: S. Yérasimos, *Les voyageurs dans l'Empire ottoman*). Sur les récits de voyages comme source historique, cf. L. Droulia, «Les relations de voyages source historique pour les pays du Levant (du XV^e au XIX^e s)», *Relations et influences réciproques entre Grecs et Bulgares XVIII^e-XX^e siècle, Actes du colloque de l'Institut des études balkaniques, Institute for Balkan Studies, 225*, Thessalonique, 1991, p. 182-186.

6. C'est ainsi que même les voyageurs attirés par les manuscrits ou les antiquités du Mont Athos ou de Thessalonique étaient peu susceptibles de passer par la Thrace.

7. Même venant de Pologne, ils évitaient autant que possible la route terrestre, la plus directe pourtant, cf. B. Rutkowski, «Les Antiquités crétoises dans la relation d'un voyageur polonais», *BCH*, 92, 1968, p. 85-96.

à la route terrestre, qui emprunte à peu près le tracé de la Via Egnatia, elle est restée longtemps peu fréquentée⁸. Cette marginalité de la Thrace, par rapport aux circuits des voyageurs qui circulent en Grèce, de plus en plus nombreux à partir de la fin du XVII^e s, explique l'absence, dans la bibliographie de cette région, de noms tel que Jacob Spon, Antoine Galland ou Julien-David Le Roy⁹. Est-ce à dire que la Thrace ne fut pas parcourue, visitée, décrite, cartographiée ou étudiée comme le furent la plupart des autres régions de la Grèce ? Il en est de l'histoire des voyages comme de l'histoire antique: un hellénocentrisme, sinon un athénocentrisme persistant, occulte des régions, considérées à tort comme marginales ou moins riches. Or, lorsqu'on fait le compte des voyages en Thrace, des relations qu'ils ont laissés, des acquis qu'ils ont apportés, la comparaison de la Thrace avec d'autres régions du monde grec n'est pas déshonorante.

Les origines, le statut social du voyageur et les raisons de son voyage ne diffèrent pas en Thrace des autres régions du monde grec. On retrouve les envoyés officiels, les pèlerins, les religieux, les commerçants, les marins et les soldats de fortune qui parcourent ou simplement traversent la Thrace et que l'on croise partout dans l'Empire ottoman. Là comme ailleurs, les missions officielles, politiques ou religieuses, sont à l'origine de la presque totalité des relations de voyage.

1. Les premiers voyageurs: le temps des récits pittoresques

Ce sont les Croisades qui ont marqué le renouveau de l'intérêt de l'Occident pour l'Orient méditerranéen. Si la première Croisade de 1097 passe déjà par Serrès, Rüskiöi et Andrinople¹⁰, il faut attendre la quatrième Croisade, qui emprunte la même route, pour qu'un chroniqueur décrive, très brièvement, la région. Geoffroy de Villehardouin voit à Cavalla, alors appelée Cristople, une place forte importante et parle à plusieurs reprises du val de Philippes¹¹. C'est dans ce milieu des croisades, puis de leurs nostalgiques, que l'on trouve, jusqu'au XVII^e s, ces voyageurs, plus ou moins agents secrets, crypto-missionnaires ou observateurs discrets, qui laissent à leur retour une relation qui souvent se présente moins comme un livre que comme un rapport à leur commanditaire. Entre 1432 et 1433, un conseiller du Duc de Bourgogne, Philippe le Bon, Bertrandon de la Brocquière, entreprit un «voyage secret» dans l'empire ottoman¹² dont il laissa une rela-

8. Pour cet itinéraire, cf. S. Yérasimos, *Les voyageurs dans l'empire ottoman*, p. 33-37.

9. La Thrace est complètement absente de la récente anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e s (J. C. Berchet, *Le voyage en Orient*, Paris, 1985).

10. *Histoire anonyme de la première croisade*, L. Bréhier édit., Paris, 1964, § 5.

11. Geoffroi de Villehardouin, *La Conquête de Constantinople*, § 280. Il reconnaît d'ailleurs le site comme celui de la bataille, mais se trompe sur l'issue des combats: «et le roi Philippe fit appeler le val, d'après son nom, le val de Philippe; et la cité de Macédoine est au-dessus. Et en ce val, Pompée de Rome combattit contre Jules César, et Jules César y fut déconfit (sic)» (§ 570).

12. Originaire de la Guyenne, Bertrandon de la Brocquière est entré au service du Duc de Bourgogne vers 1421. C'est pour ce dernier qu'il fit un long voyage en Orient.

tion¹³. En 1403, à l'occasion d'un pèlerinage à Jérusalem, et en 1422, au cours d'une mission pour le roi d'Angleterre Henri V, Ghillebert de Lanoy effectue deux voyages en Orient. Il passe deux fois à Gallipoli, dont il laisse une description détaillée des fortifications¹⁴.

La Renaissance marque le véritable renouveau de la curiosité vis-à-vis de l'Orient. Les relations diplomatiques que noue la France avec la Porte entraînent des voyages, encore irréguliers, mais de plus en plus fréquents, d'ambassadeurs qui se rendent à Constantinople¹⁵. C'est souvent dans leur suite que l'on trouve nos voyageurs érudits¹⁶, qui prolongent, pour ainsi dire, les relations diplomatiques par une communication artistique et scientifique avec le Levant. Non seulement les contacts, et avec eux les voyages, se multiplient, mais des relations de voyages sont plus fréquemment publiées. En même temps que se développe une sensibilité plus attentive aux antiquités et que les voyageurs se montrent désormais plus curieux d'histoire et d'archéologie, se constitue en Europe un public de lecteurs savants. Les conditions sont réunies pour que naisse un nouveau genre littéraire: le récit détaillé et souvent pittoresque du voyage en Orient¹⁷.

Un des premiers voyageurs modernes français en Thrace est Pierre Belon du Mans (1517-1564). Apothicaire et naturaliste¹⁸, il est le premier d'une longue série de naturalistes français, animés d'une curiosité originale et davantage attentifs aux vestiges matériels que les hommes de lettres contemporains, qui jusqu'au début du XVIII^e s accumuleront des observations directes des *realia*, souvent irremplaçables¹⁹. Bénéficiant de hautes protections ecclésiastiques et politiques, notam-

13. *Voyage d'Outremer et retour de Jérusalem en France par la voie de terre pendant le cours des années 1432 et 1433 par Bertrandon de la Brocquière conseiller et premier écuyer de Philippe le Bon, duc de bourgogne; ouvrage extrait d'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale, remis en français moderne et publié par le citoyen Legrand d'Aussy*, Mémoires de l'Institut national des Sciences et Arts. Sciences morales et politiques, Paris, Fructidor An XII, p. 422-637; S. Yérasimos, *Les voyageurs dans l'empire ottoman*, p. 106-107.

14. S. Yérasimos, *Les voyageurs dans l'Empire ottoman*, p. 102.

15. Dès les règnes de François Ier et d'Henri II, les Français, qui prennent le relai de Venise comme principale puissance en Méditerranée orientale, obtiennent le monopole presque absolu du commerce en Orient.

16. Cf. par exemple Jérôme Maurand, qui accompagna l'ambassadeur Polin de la Garde à Constantinople, et passa en 1544 à Gallipoli (S. Yérasimos, *Les voyageurs dans l'empire ottoman*, p. 202-203), Jean Chesneau, qui suivit le chevalier d'Aramon (Id., *ibid.*, p. 211-214) ou Nicolas de Nicolay, qui participa, comme «géographe du roi», à la même ambassade (Id., *ibid.*, p. 224-225), Philippe de Fresne-Canaye, membre de la suite de l'ambassade de Noailles, qui visita Andrinople et Gallipoli (Id., *ibid.*, p. 297-299) ou Jean Palene, secrétaire de François d'Anjou (Id., *ibid.*, p. 339-340).

17. R. Eisner, *Travelers to an Antique Land, The History and Literature of Travel to Greece*, Michigan, 1991; F. et R. Etienne, *La Grèce retrouvée, archéologie d'une découverte*, Paris, 1990. Sur les conditions matérielles de ces voyages, cf. I. Vingopoulou-Papazotou, «De Sofija et de Thessaloniki à Constantinople. Routes et logements des voyageurs du XVI^e s», *Relations et influences réciproques entre Grecs et Bulgares XVIII^e-XIX^e s*, *Inst. Balk. St.*, 225, Thessalonique, 1991, p. 515-533.

18. Cf. S. Yérasimos, *Les voyageurs dans l'empire ottoman*, p. 205-207.

19. Cf. aussi le médecin Jacob Spon, ou encore l'astronome italien Francesco Bianchini. Ils ont en effet non seulement recopié des inscriptions aujourd'hui disparues, dessiné des ruines détruites ou relevé des

ment des rois Henri II et Charles IX, il fait un grand voyage en Orient entre 1546 et 1549, comme attaché scientifique auprès de l'ambassadeur d'Aramon. A son retour, il écrit *Les observations et plusieurs singularitez et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Indie, Egypte, Arabie et autres pays estranges, rédigées en trois livres*. C'est presque immédiatement un succès de librairie. Publié une première fois à Paris en 1553, il est presque tout de suite réédité en 1554, 1555, 1558 et 1588 à Paris, à Anvers en 1558. Il connaît deux éditions latines publiées à Anvers en 1558 et 1605²⁰. Il est difficile de reconstituer avec précision son voyage. Mais pour autant que l'on puisse suivre ses itinéraires, on sait qu'un de ses périple l'a conduit, pendant l'été 1547, de Constantinople à Lemnos, puis à Thasos. De là, il joignit Thessalonique et le Mont Athos. Après avoir visité et longuement décrit les mines du Pangée, il emprunte la route terrestre pour revenir à son point de départ. C'est à cette occasion qu'il traverse la Thrace. Voyageant ès qualité, pourrait-on dire, et manifestant une curiosité de naturaliste, d'ethnologue, de géographe et d'antiquaire, P. Belon du Mans décrit de nombreux aspects de la vie des régions qu'il traverse et ses descriptions de vestiges antiques sont souvent isolées à l'intérieur de longs passages sur l'économie, les plantes ... Il décrivit Philippes et recopia six inscriptions latines à Cavalla (août 1547). La carte qu'il publia avec ses récits est très incomplète et parfois fausse. Mais son goût pour l'observation directe développa une sensibilité, rare en son temps, pour les *realia* antiques. Il fut, par exemple, le premier à s'intéresser aux carrières antiques²¹. Entre 1565 et 1566, le chevalier de Bonnet passa à Andrinople, Gallipoli, Sestos et Abydos²².

Au XVII^e s, le commerce et l'influence française au Levant prennent une grande expansion, sous l'impulsion de Colbert notamment. Des relations diplomatiques désormais régulières s'établissent à Constantinople, les consulats et les congrégations religieuses se multiplient tout autour de l'Egée²³ et de nombreux missionnaires parcourent ces régions. C'est l'époque où murissent, dans l'ambiance d'agressivité missionnaire de la Contre-Réforme, les derniers projets de restauration des Lieux Saints ou de conversion des populations soumises au joug ottoman, notamment dans l'entourage du Père Joseph. Dans ce contexte, les voyages d'ecclésiastiques liés aux intrigues religieuses des ordres catholiques (Jésuites et Capucins) et des agents du roi se multiplient.

Le voyage du R. P. Robert de Dreux²⁴ fut peut-être un des premiers que l'on

toponymes oubliés, mais ils ont décrit des paysages, des éco-systèmes, des axes de circulation.

20. La quatrième édition parisienne, celle de 1558 est la plus complète.

21. Si l'on met à part le cas exceptionnel de Cyriaque d'Ancône qui laissa une description des carrières de marbre de Paros.

22. S. Yérasimos, *Les voyageurs dans l'empire ottoman*, p. 271-272.

23. Les Jésuites de Paris prennent pied à Athènes dès 1645. Onze ans après leur installation à Athènes, les Capucins français achètent en 1669 le monument de Lysistrate et les maisons adjacentes.

24. Père capucin du couvent de Saint Jacques, Robert de Dreux est venu une première fois au Levant, à Smyrne, en 1658, dans l'idée d'y fonder une mission (dans le cadre de la politique des Capucins en Grèce et en Asie Mineure, où ils exerçaient officiellement un ministère auprès des esclaves chrétiens de

pourrait qualifier de scientifique. Sous l'impulsion de Colbert et des moines de Saint-Maur, se constitue en effet en France, à partir du milieu du XVII^e s, une tradition historique, avec ses méthodes et ses problématiques. La recherche des sources et leur édition complète et critique sont au centre de ces nouvelles préoccupations. Les voyageurs en Orient sont naturellement amenés à participer à ce mouvement, par la recherche de manuscrits nouveaux, au Mont Athos par exemple où Richelieu puis Colbert font «acheter» des manuscrits, ou de «médailles»²⁵. La description de ruines et leur identification, si elles ne rentrent pas directement dans le champ de cette curiosité historique naissante, joue accessoirement un rôle. Les inscriptions, la topographie peuvent servir de miroir aux textes. Le voyage en Thrace et Macédoine du R. P. Robert de Dreux, membre de la suite de l'ambassadeur de la Haye-Vautelet, est précisément daté des années 1668 et 1669²⁶. Convoqué par le Grand Vizir²⁷, l'ambassadeur dut se rendre en 1669 à Larissa. Robert de Dreux profita de cette occasion pour voyager sur le chemin de Constantinople à Larissa. De là, il rejoignit Athènes en 1669, d'où il s'embarqua pour la France. Le récit de voyage qu'il publia à son retour, rédigé à partir des notes qu'il avait prises sur place, est une des plus anciennes descriptions précises de la Thrace et de la Macédoine. Une carte fut également publiée à la même occasion. Elle ne contient, à la manière des portulans, que des indications précises sur les

Constantinople et de Smyrne, mais où ils tentaient de ramener au Pape les Orthodoxes ou de convertir les Musulmans). Il y revint une nouvelle fois, pour une période beaucoup plus longue, entre 1665 et 1669, comme membre de la suite et aumônier de l'ambassadeur auprès de la Porte, Denis de la Haye-Vautelet. Pour la biographie du R. P. Robert de Dreux, cf H. Pernot édit., *Voyage en Turquie et en Grèce du R. P. Robert de Dreux (1665-1669)*, Paris, 1925.

25. Colbert donne par exemple à Nointel la mission «d'orner notre France des dépouilles de l'Orient», lettre du 10 novembre 1674. Sur le lien entre la vogue des récits de voyages et le développement de la science historique au XVII^e s, cf Baudelot de Dauval, *De l'utilité des voyages et de l'avantage que la recherche des antiquitez procure aux sçavants*, 1686. Pour toutes ces questions, cf. H. Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient au XVII^e et XVIII^e s*, Paris, 1902, R. Mandrou, *Introduction à la France moderne*, Paris, et notamment le chapitre V («Des humanistes aux hommes de science») ou A. Momigliano, *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, 1983.

26. Sur ce voyage, cf. H. Omont, «Athènes au XVII^e s, relation du P. Robert de Dreux», *REG*, 14, 1901, p. 270-294.

27. Cette convocation, peu diplomatique, et l'empressement de l'ambassadeur à s'y rendre s'expliquent par l'état des relations diplomatiques entre le Royaume et la Porte dans le dernier tiers du XVII^e s. A partir de 1664, les bonnes relations traditionnelles se détériorèrent à la suite d'un revirement de la politique étrangère française dans la région. L'aide apportée aux Vénitiens assiégés dans Candie, la participation de cinq régiments français à la victoire des armées impériales contre les Ottomans au Gothar, la prise par le Duc de Beaufort de places fortes en Algérie refroidirent les sentiments du Sultan à l'égard des Français. La nouvelle ambassade, pourtant très fraîchement accueillie, s'employa à réchauffer les sentiments des Turcs à l'égard de la France: la nécessité d'assurer un espace économique au port de Marseille passait entre autre par les facilités qu'accordaient les douanes ottomanes à nos produits. Ce fut finalement, l'ambassadeur suivant, Nointel, qui tira profits de ces efforts et put faire renouveler le régime des Capitulations. Mais entre temps, Denis de la Haye-Vautelet avait multiplié les contacts. Sur les relations diplomatiques entre le royaume de France et la Porte au XVII^e s, cf A. Vandal, *Les voyages du Marquis de Nointel (1670-1680)*, Paris, 1900.

côtes, embouchure des fleuves (même les villes côtières, comme Thessalonique, ne sont pas représentées): l'intérieur des terres semble, encore très peu connu.

En 1697, A. Morison, chanoine de Bar-Le-Duc effectuant son pèlerinage dans les Lieux Saints, visite la région²⁸. Paul Lucas (Rouen, 1664-1737) lui succède de peu dans la région. A la fois, marchand, naturaliste et antiquaire, ce fut un aventurier plus qu'un érudit²⁹. Au début de son deuxième voyage officiel, en 1705, il passe à Philippes et à Dikili Tasch. En 1714, il visite La Cavalle, mais ne repasse pas à Philippes. Les descriptions qu'il laissa de ses périples sont souvent très fantaisistes. Quelques années après le passage de Paul Lucas en Thrace, c'est au tour du Père Braconnier³⁰ de visiter Philippes, en 1707. En allant au mont Athos de Constantinople, il passe à Cavalla, Thasos et Philippes. Il relève les inscriptions qu'il rencontre mais ses descriptions de ruines sont très imprécises³¹.

2. Les voyages archéologiques

A partir du XVIII^e s, les voyageurs s'intéressent de plus en plus à la topographie antique. Il s'agit de rapprocher les ruines visibles des textes anciens et d'identifier les cités antiques. «La démarche inaugurale des humanistes est poursuivie par la recherche savante, méticuleuse et patiente des érudits qu'on appelle alors les antiquaires»³². C'est ainsi que les préoccupations de géographie

28. A. Morison, *Relation historique d'un voyage nouvellement fait au Mont de Sinai et à Jérusalem*, Toul, 1704.

29. Partit en Orient pour faire le commerce des pierres précieuses, il participa dans les troupes vénitiennes au siège de Nègrepont, en 1688. Il rapporta de ce premier voyage une belle collection de pierres précieuses et de médailles. Mais c'est seulement au cours de son deuxième voyage, en 1697, qu'il commença à récolter des inscriptions et à s'intéresser aux vestiges archéologiques (*Voyage du sieur Paul Lucas au Levant*, Paris, 1704). Il rentra alors au service du roi, officiellement comme «antiquaire», peut-être comme espion, et repartit, mais cette fois-ci officiellement, pour faire un long périple dans le Levant, entre 1699 et 1703. Il fit un deuxième voyage officiel entre 1705 et 1712, au cours duquel il se fit voler ses médailles par des pirates (*Voyage du sieur Paul Lucas fait par ordredre du Roi dans la Grèce, l'Asie Mineure, la Macédoine et l'Afrique*, Paris, 1712, 2 vol. in 8^o, rédigé par Etienne Fourmont). Il refit deux voyages pour le compte du roi, entre 1714 et 1717 (*Voyage du sieur Paul Lucas, fait en 1714, par ordre de Louis XIV dans la Turquie, l'Asie, Sourie, Palestine, Haute et Basse Egypte*, Rouen 1719, 3 vol. in 8^o; 2e édit. à Amsterdam, 1720; 3e édit. à Rouen, 1724) et en 1723-1724. Il passe ensuite au service du roi d'Espagne, Philippe V, qui l'a chargé de classer son cabinet d'Antiques. Au cours de ses périples orientaux, Paul Lucas passe deux fois en Thrace.

30. Jésuite parti pour les missions du Levant dès 1692, il devient en 1705 attaché à l'ambassade de France à Constantinople, puis l'année suivante, supérieur général des Missions de Grèce de la Compagnie de Jésus. C'est à ce titre, mais aussi sur commande de Pontchartrain, ministre de la marine du roi, qui lui demande d'acheter ou de voler des manuscrits, qu'il multiplie les voyages dans la région. Il meurt le 1^{er} février 1716 au château des Dardanelles.

31. *Relation d'une mission qu'un Père de la Compagnie a faite à La Cavalle et dans l'isle de Tasse avec la description du voyage, l'an 1707*, publié par H. Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient au XVII^e et XVIII^e s*, Paris, 1902, p. 1028-1037.

32. F. Choay, *L'allégorie du patrimoine*, Paris, 1992, p. 52.

historique l'emportent désormais sur les descriptions pittoresques³³. Le Chevalier, qui visite deux fois la Thrace orientale, cherche en vain à retrouver les cités antiques de Propontide³⁴. C'est aussi l'époque des premières véritables recherches archéologiques, qui si elles sont nées de préoccupations scientifiques véritables, alimentent aussi par le pillage un «collectionnisme» alors très en vogue en Occident³⁵. Marie Gabriel Florent Auguste, comte de Choiseul-Gouffier (1752-1817), ambassadeur auprès de la Porte³⁶, publia peu de temps après son retour en France, un récit de ses voyages dans la région³⁷, qui connut plusieurs éditions³⁸. La parution du premier volume de son *Voyage pittoresque* lui valut l'entrée à l'Académie française en 1783, à l'âge de trente ans. Suivant la mode du temps, il mêle volontiers aux descriptions des paysages et des ruines des considérations historiques et de topographie antique, non dénuées d'intérêt. C'est ainsi qu'il découvre l'emplacement de la cité d'Eléonte qu'il place sur une carte³⁹. Mais les travaux cartographiques qu'il avait fait exécuter sur la côte Nord de l'Égée, par Barbié du Bocage, sont aujourd'hui en partie perdus⁴⁰. La place importante accordée aux gravures dans cette publication est remarquable et illustre le rôle croissant des images dans le travail des antiquaires⁴¹.

Le baron Félix de Beaujour eut l'occasion, comme Inspecteur des Consulats du Levant, de visiter la région en 1817. A son retour en France, il publia un récit de

33. Les antiquaires commencent alors à disposer de relevés cartographiques de plus en plus précis. La première carte détaillée de la Thrace fut dessinée par un élève de Cassini, Guillaume de L'Isle, en 1707.

34. Le Chevalier, *Voyage de la Troade*, Paris, 1785-1786. Dans le premier volume, 2^e partie, chap. V, il cherche sans la trouver la cité d'Eléonte, près de Gallipoli. Puis, à nouveau, dans sa *Description de l'Hellespont*, Paris, 1802, I, p. 271.

35. Cf. A. Schnapp, «Archéologie et tradition académique en Europe au XVIII^e et XIX^e s», *AESC*, 1982, p. 760-777.

36. Disciple de l'abbé Barthélémy, le comte de Choiseul-Gouffier fut l'amateur éclairé du siècle des Lumières par excellence. A l'âge de vingt-quatre ans, il participa à une expédition scientifique dont le but était d'explorer les sites antiques, d'y faire dessins et relevés et d'y recopier les inscriptions, en 1776. Nommé ambassadeur du Roi auprès de la Porte de 1784 à 1792, il s'y entoura d'ingénieurs et de lettrés français (comme Louis Fauvel). Après un séjour brillant à Constantinople, où il s'employa à réconcilier l'Empire ottoman et la Russie, il se retira dans ce pays, pour échapper à la Révolution française. Il fut nommé par le Tsar Paul I^{er} Directeur de l'Académie des Beaux Arts et des bibliothèques impériales. Il retourna à Constantinople en 1802, où, malgré sa situation financière médiocre, il se consacra à de nouvelles recherches qui lui permirent de compléter le premier volume du *Voyage pittoresque*. A sa mort il légua sa collection au Louvre.

37. *Voyages pittoresques dans l'Empire Ottoman, en Grèce, dans la Troade, les îles de l'archipel et sur les côtes de l'Asie Mineure*, Paris, premier volume 1782; deuxième volume, où il est question de la Thrace, 1809; troisième volume, 1822.

38. Une deuxième édition augmentée paraît à Paris en 1842.

39. *Voyage pittoresque*, 2^e édit., III, p. 373 et pl. 50.

40. Une partie de sa correspondance inédite se trouve aux archives diplomatiques de Nantes. Il y est question de Délos, mais je n'ai pas encore pu vérifier si on y trouve des descriptions de ses fouilles à Eléonte (ce renseignement m'a été amicalement fourni par Jean-Charles Moretti).

41. Cf. F. Choay, *L'allégorie du patrimoine*, Paris, 1992, p. 63.

ses voyages⁴². Il y est question de la région de Philippes, dont il décrit les paysages et les voies de communication, mais le site antique est à peine mentionné. L'essentiel de ses descriptions est consacré aux forteresses turques⁴³. Esprit-Marie Cousinéry (1747-1833)⁴⁴, comme avant lui le comte de Choiseul-Gouffier, dut retarder la publication de ses souvenirs en Grèce du Nord du fait de la Révolution française qui l'avait privé de ses fonctions⁴⁵. Erudit qui avait fait des études de numismatique⁴⁶, ami de l'abbé Barthélémy, correspondant puis membre de l'Institut, il forma le projet, à son retour à Salonique, de rassembler ses notes. Dans ce but, il visita systématiquement la région, en notant les inscriptions et en recueillant les monnaies. Ayant quelques connaissances historiques et numismatiques, ses indications sont souvent précieuses⁴⁷. Il passa à Serrès, Philippes, visita le Pangée, Cavalla, Thasos, explora la région en face de cette île et décrivit la route de Cavalla à Constantinople. Pourtant, ce ne sont encore que les inscriptions et les monnaies qui l'intéressent et «sa visite à Philippes n'est encore qu'une chevauchée à travers les ruines»⁴⁸.

A. Visquenel (1800-1867), géologue de formation, s'engagea dans des travaux archéologiques plus précis que ses prédécesseurs⁴⁹. Ses trois voyages en Turquie d'Europe datent de 1836, 1838 et 1847. C'est au cours du dernier, pendant lequel il parcourut la chaîne côtière de la Mer Noire, le plateau thrace et le massif du Rhodope, qu'il leva un plan de l'enceinte de Philippes.

42. *Voyage militaire dans l'Empire ottoman*, Paris, 1829. Cf. sur Beaujour: D. Nicolaïdis, *D'une Grèce à l'autre. Représentation des Grecs modernes par la France révolutionnaire*, Paris, 1992, p. 241-250.

43. C'est l'époque, où dans le cadre de la politique méditerranéenne de Napoléon I^{er}, se multiplient les voyages «militaires» dans la région. Les premières cartes précises sont alors publiées: en 1810 une *carte de la Turquie d'Europe* par P. Lapie, en 1814 une *carte militaire de la Turquie d'Europe*, par Vaudoncourt, en 1822 une *carte générale de la Turquie d'Europe*, en quinze feuilles par le colonel A. Lapie.

44. D'origine marseillaise, E.- M. Cousinéry occupa les fonctions de chancelier du consulat de France à Thessalonique de 1773 à 1775, puis de consul de 1786 à 1793. Démis par le Gouvernement de Salut Public, il réintégra son consulat à la Restauration entre 1814 et 1819.

45. *Voyage dans la Macédoine*, 2 vol., 22 pl. et une carte dressée par le chevalier Lapie en 1826 sur les instructions de l'auteur, Paris, 1831.

46. Sur la mode de la numismatique au XVIII^e s, cf. A. Momigliano, *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, 1983, p. 289-290 ou F. Berger, «Die Geschichte der Antiken Numismatik», in *Der Archäologe*, Münster, 1983, p. 19-23.

47. Personnalité scientifique très controversée, ses observations et ses descriptions furent souvent contestées. Certaines de ses conclusions historiques furent rapidement dépassées et ses identifications topographiques ne sont pas toujours justes: ainsi Cavalla-Galepsos, Pravista-Phagres ou Eski-Cavalla - Néapolis. L. Heuzey lui rend pourtant hommage, quarante-cinq ans plus tard, dans l'introduction de sa monumentale *Mission archéologique en Macédoine* et en fait un de ses prédécesseurs directs. Il appartenait, dit-il, «à cette génération érudite de résidents au Levant, qui ont fourni à la science une grande somme d'informations utiles».

48. L. Heuzey, *Mission archéologique en Macédoine*, Paris, 1876.

49. *Voyage dans la Turquie d'Europe*, 2 vol. avec un atlas, Paris, 1868.

3. L'essor des voyages

A partir du milieu du XIX^e s, les voyageurs français en Thrace furent de plus en plus nombreux. Les voyages sont plus faciles, moins risqués, plus confortables et déjà presque touristiques⁵⁰. La qualité des relations de voyages ne s'en accrût pas pour autant. Nombreux sont ceux qui se contentent de ne faire que de simples mentions ou dont les centres d'intérêt les éloignent de l'observation archéologique ou topographique. Ami Boué, compagnon de voyage de Visquenel, géologue⁵¹ surtout intéressé par l'économie et l'organisation politique, n'écrit, en ce qui concerne l'histoire ancienne ou l'archéologie, que des généralités sur la région⁵². Il publia néanmoins une sorte de guide de voyage en Turquie d'Europe⁵³. Louis Lacroix s'attarde davantage sur Samothrace et Thasos⁵⁴, où il voit les restes du port antique. M. Boucher de Perthes passe en Thrace, au cours d'un grand périple en Méditerranée⁵⁵. Guillaume-Marie Lejean développe quelques considérations d'ethnographie antique sur l'origine des Thraces et transcrit quelques inscriptions⁵⁶ et L. de Launay⁵⁷, qui passe à Thasos et visite les régions côtières de Smyrne à Salonique, qualifie la région de «pays sans intérêt». Th. Desdevises-du-Dézert, auteur d'une thèse sur la Macédoine⁵⁸, donne de nombreux renseignements sur la région de Philippes. Le dernier voyageur sans préoccupation scientifique précise à venir dans la région fut sans doute Ernest Renan, qui visita Philippes à la recherche des traces de saint Paul⁵⁹.

50. Les premiers guides touristiques sont publiés alors: B. Nicolaidy, *Les Turcs et la Turquie contemporaine: itinéraire et compte-rendu des voyages dans les provinces ottomanes avec cartes détaillées*, Paris, 1859 (le vol. 1 est consacré à Salonique, Serrès, Drama, Philippes et Cavalla); le premier guide *Orient* de la collection Joanne, écrit par E. Isambert, est publié en 1861. Sur ces questions, cf. J. C. Berchet, *Le voyage en Orient, Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e s*, Paris, 1985.

51. Il est le fondateur de la Société géologique de France.

52. Ami Boué, *La Turquie d'Europe ou observations sur la géographie, la géologie, l'histoire naturelle, la statistique, les moeurs, les coutumes, l'archéologie, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les gouvernements divers, le clergé, l'histoire et l'état politique de cet empire*, Paris, 4 vol., 1840. Il est le premier à publier une carte ethnique de la région.

53. Ami Boué, *Recueil d'itinéraires dans la Turquie d'Europe*, 2 vol., Vienne, 1854.

54. Louis Lacroix, *Iles de la Grèce*, Paris, 1853. Il est question de Samothrace aux pages 365-372 et de Thasos aux pages 372-381.

55. M. Boucher de Perthes, *Voyage à Constantinople par l'Italie, la Sicile et la Grèce, retour par la Mer Noire, la Roumélie, la Bessarabie russe, les provinces danubiennes... en mai, juin, juillet et août 1855*, Paris, 2 vol., 1855.

56. Guillaume-Marie Lejean, *Ethnographie de la Turquie d'Europe*, Gotha, 1861; id., *Du Danube aux Balkans: souvenirs d'un voyage dans la Bulgarie et la Thrace*, *Revue Contemporaine*, 1853, p. 813-840.

57. L. de Launay, *Chez les Grecs de Turquie, autour de la Mer Egée: Smyrne, Lesbos, Lemnos, Thasos, le Mont Athos, les côtes d'Ionie, de Thrace et de Macédoine, en Thessalie*, Paris, 1897. Thasos est décrit au chapitre V, p. 125-146 et la côte thrace au chapitre VII.

58. Th. Desdevises-du-Dézert, *Géographie ancienne de la Macédoine*, Paris, 1862.

59. Ernest Renan, *Saint Paul*, Paris, 1863. Ce livre vaudra à son auteur une révocation de sa chaire d'histoire au Collège de France et une immense réputation en Europe.

La création de l'Ecole Française d'Athènes, en 1846, et la multiplication des recherches à proprement parler scientifiques en Thrace, entraînent l'effacement des voyageurs: il ne s'agit plus d'explorer mais désormais d'étudier et l'intérêt scientifique a remplacé les observations distraites et les commentaires cultivés. Peu avant sa création, «un mouvement progressif de spécialisation et d'érudition commence à substituer aux aristocrates et diplomates des professeurs plus ennuyeux mais moins destructeurs»⁶⁰. Le monopole de l'activité archéologique et historique est désormais entre les mains des historiens et des archéologues, et, sauf quelques exceptions notables, il n'y a plus de voyages, ni *a fortiori* de fouilles faites par des amateurs. Le dernier, peut-être, à échapper à ce monopole naissant fut le consul de France à Andrinople, Charles Champoiseau. Appelé à Aenos pour des affaires de services il visita Samothrace où il fut très impressionné par l'importance des vestiges, qui avait déjà frappé l'archéologue autrichien A. Conze, en 1858. Après avoir demandé et obtenu des crédits, il commença des fouilles archéologiques en mars 1863. Très rapidement, ses ouvriers grecs lui annoncèrent: «Κύριε, εὕραμε μία γυναικία»⁶¹. L'ambassadeur de France à Constantinople, M. de Moustier, dès qu'il fut prévenu de la découverte exceptionnelle de la Victoire, envoya à Samothrace l'avisio Ajaccio pour emporter la statue en France. La Victoire de Samothrace fut alors exposée au Louvre, dans la salle des Caryatides. En 1867, à cause du bruit de la découverte, l'Ecole Française d'Athènes envoya deux de ses membres continuer des fouilles, G. Deville et E. Coquart, qui abandonnèrent les recherches rapidement (cf. *infra* p. 15). Longtemps après⁶², le 16 août 1891, C. Champoiseau, avec un crédit de fouille de 2000 F, assez imposant pour l'époque, et le soutien logistique de la Marine⁶³, entreprit de nouvelles «fouilles» pour retrouver la base de la statue. Il mit au jour et rapporta au Louvre vingt-six pièces et fragments⁶⁴.

Il serait beaucoup trop long de dresser un bilan de ce qu'ont apporté ces voyageurs, qui pendant six siècles ont parcouru la région, exceptionnellement pour des raisons directement liées avec la recherche archéologique ou historique. Les itinéraires, qui dépendent des routes et des étapes qui les ponctuent, furent souvent les mêmes. Ce furent donc souvent les mêmes ruines qui furent visitées et décrites:

60. A. Schnapp, «Archéologie et tradition académique en Europe aux XVIII^e et XIX^e s», *AESC*, 1982, p. 767.

61. Pour l'histoire de la découverte, cf. «La Victoire de Samothrace, lettre de Charles Champoiseau au directeur de la *Revue Archéologique*», *RA*, 1880, p. 11-13.

62. Entretiens, en 1873 A. Konze seul, puis, en 1875, accompagné de O. Benndorf, avait dirigé de véritables recherches archéologiques dans l'île.

63. C'est l'avisio Latouche-Tréville et son équipage qui assurèrent le transport des découvertes et l'organisation matérielle de la fouille.

64. C'est ainsi que le Musée du Louvre conserve aujourd'hui une petite collection d'antiquités de Samothrace. Il possède également une vingtaine d'oeuvres thasiennes, acquises par les consuls français de Cavalla.

Philippes ou le monument funéraire de C.Vibius à Dikili Tash devinrent des classiques de la littérature de voyage en Thrace. Cavalla, port important et riche depuis le XVI^e s, servit souvent de gîte et de base d'excursions dans sa région⁶⁵. La presque île de Gallipoli, proche de Constantinople, fut souvent explorée. Une étude plus approfondie du déroulement des voyages, des descriptions de ruines ou des annotations ethnologiques relèverait d'une analyse spécifique de la littérature de voyage en Thrace, dont l'ampleur dépasserait largement le cadre de cet article.

*Les recherches archéologiques françaises depuis la création de l'Ecole Française d'Archéologie d'Athènes*⁶⁶

La création de l'Ecole française d'Athènes, en 1846, n'entraîna pas immédiatement un accroissement des activités archéologiques françaises dans la région. Deux raisons permettent de l'expliquer. La première, c'est que, jusqu'au guerres balkaniques, cette région ne faisait pas partie du territoire grec, mais de l'empire ottoman⁶⁷. Par ailleurs, ce n'est que plus tard, en 1859, que débutèrent les explorations archéologiques, menées par les membres de l'Ecole, et que l'EFA prit son tournant archéologique⁶⁸. Le premier membre de l'EFA à venir dans la région fut Georges Perrot, qui fut chargé en 1856 d'étudier l'île de Thasos⁶⁹. Il profita de son séjour dans l'île pour faire une excursion jusqu'à Drama⁷⁰. E. Miller, à qui avait été confiée une mission d'étude des manuscrits de l'Athos, profita de

65. Cf. N. Svoronos, *Le commerce de Salonique au XVIII^e s*, Paris, 1956.

66. Pour l'histoire de l'Ecole Française d'Athènes jusqu'au début du XX^e s, cf. G. Radet, *L'histoire et l'oeuvre de l'Ecole Française d'Athènes*, Paris, 1901.

67. On peut résumer ainsi les vicissitudes politiques de la Thrace, appelée Roumélie ou province d'Edirne (Andrinople) dans la géographie administrative de l'Empire ottoman: jusqu'au Traité de San Stefano (3 mars 1878), qui succède à la guerre russo-turque, la Thrace est une province de l'Empire ottoman; puis, pour une courte période, les parties Nord et Ouest passent sous administration bulgare. Après le Congrès de Berlin, en 1878, par lequel les Puissances entendaient réduire l'influence russe et son truchement bulgare, en Méditerranée orientale, la Grande Bulgarie est privée de la côte égéenne de la Thrace qui redevient une province ottomane, le Nord de la province d'Edirne devenant une province autonome, sous le nom de Roumélie orientale. Cette dernière est annexée en 1885 par la Bulgarie. C'est le premier partage de la Thrace. Le Traité de Londres, signé le 30 mai 1913, qui met fin à la première Guerre Balkanique, réduisit la Turquie d'Europe aux territoires à l'Est de l'Hebre, qui deviennent la Thrace orientale, et donna à la Bulgarie la façade égéenne de la Thrace, qui devient la Thrace occidentale. Ce n'est qu'au Traité de Bucarest (10 août 1913) que la Grèce récupère une partie de la Thrace occidentale, jusqu'au delà de Cavalla, la Bulgarie conservant une façade maritime, autour de Dédéagatch (Alexandroupolis). Pour ces questions d'histoire diplomatique, cf. J. S. Mills et M. G. Chrussachi, *La question Thrace, Grecs, Bulgares et Turcs*, Londres, 1919; E. Driault et M. Lhéritier, *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, Paris, 1926; B. Jelavich, *History of the Balkans, Eighteenth and Nineteenth Centuries*, Cambridge, 1990; G. Castellan, *Histoire des Balkans*, Paris, 1991.

68. Le premier véritable voyage archéologique est celui que réalisa P. Foucart en 1860, à Delphes, de sa propre initiative et à ses frais. Suivirent ensuite les voyages d'exploration archéologique dans le Pélion, en Acarnanie, sur le Mont Olympe.

69. G. Perrot, *Mémoire sur l'île de Thasos*, Paris, 1863.

70. G. Perrot, «Daton, Néapolis, les ruines de Philippes», *RA*, 1860, 2, p. 45-62 et 67-77.

son séjour dans la région pour visiter Thasos, en 1863. Il revint y faire des fouilles en 1864, rapportant au Louvre notamment les reliefs du passage des Théores⁷¹.

1. Le temps des missions archéologiques

Le pas décisif vers le voyage scientifique destiné à être publié pour un public savant, fut fait à l'occasion de la mission de Léon Heuzey en Macédoine⁷², commandée directement par l'empereur Napoléon III. Cette expédition, exemplaire à bien des points de vue, fut la première d'une série de voyages scientifiques et archéologiques ponctuels, avec des missions spécifiques, le plus souvent la collecte d'inscriptions⁷³, qui allaient s'étendre à toute la Méditerranée orientale, mais que l'École allait développer avec une grande continuité en Thrace. Le choix de la Thrace, comme d'ailleurs celui de l'Asie Mineure, qui pourrait paraître paradoxal pour une institution scientifique dont le siège était à Athènes, fut justifié par la nécessité d'étudier des régions moins bien connues que la Grèce insulaire ou péloponésienne, mais surtout par l'impossibilité pour les savants grecs de se rendre dans des régions encore occupées par les Ottomans⁷⁴.

Dans la suite de la mission de L. Heuzey, G. Deville parcourut la Macédoine et surtout la Thrace (Samothrace, Maronée, Comotini, Aenos, Gallipoli), au cours de deux expéditions, en 1861, puis, avec E. Coquart, en 1866⁷⁵. Albert Dumont, véritable fondateur de l'archéologie française en Thrace, sillonna la région de juin à décembre 1868, en partie grâce au soutien apporté par V. Duruy, alors ministre de l'Instruction publique. Il en tira deux volumineux mémoires⁷⁶, qui furent réunis

71. E. Miller, *Le Mont Athos, Vatopédi, l'île de Thasos*, Paris, 1889.

72. C'est l'époque où furent également organisées les grandes expéditions scientifiques de Félix de Saulcy autour de la Mer Morte (1850), d'Ernest Renan en Phénicie ou de Philippe Le Bas et de W. H. Waddington en Asie Mineure. Le modèle de ces voyages, souvent financés par la cassette impériale, restait alors les recherches scientifiques de l'Expédition d'Égypte ou de celle de Morée. Pour les résultats scientifiques de ce voyage, cf. la publication monumentale: *Missions archéologiques de Macédoine*, Paris, 1876, mais aussi de nombreux articles dont: «Le panthéon des rochers de Philippes», *RA*, 1865, 1, p. 449-460.

73. C'est en effet surtout l'histoire politique et celle des institutions qui intéressent les savants du XIX^e s, et non plus les objets qui avaient tant passionné les érudits des XVII^e et XVIII^e s.

74. De nombreux archéologues français, souvent très philhellènes, militaient pour défendre les droits de la Grèce sur ces régions, notamment dans la «Ligue Française pour la Défense des droits de l'Hellénisme», créée en 1904 et dirigée par Th. Homolle, ancien directeur de l'École Française d'Athènes: G. Fougères, Th. Reinach, G. Deschamps.

75. Il rapporta de son premier séjour un *Mémoire sur la Macédoine transaxienne et sur une partie de la Thrace maritime* (dont je n'ai pas pu retrouver la trace); *Archives des Missions scientifiques*, 2^e série, IV, p. 254 sq.; le matériel épigraphique qu'il avait rassemblé, mais qu'une maladie contractée à Samothrace l'empêcha d'étudier fut publié après sa mort: P. Foucart, «Inscriptions inédites de Thrace recueillies par G. Deville», *Annuaire de l'Ass. Et. Gr.*, VII, 1873, p. 94-99; E. Miller, «Inscriptions grecques trouvées à Enos», *RA*, 1873, p. 84-94; E. Coquart, «Lettre à M. le Président de l'Académie des inscriptions et des Belles-Lettres», *CRAI*, 1873, p. 257-261.

76. «Rapport sur un voyage archéologique en Thrace», *Archives des Missions scientifiques*, 2^e série, VI, 1871, p. 447-515; «Inscriptions et monuments figurés de la Thrace», *Arch. Miss.*, 3^e série, III, 1877, p. 117-200; «Deux inscriptions de Thrace», *RA*, 1868, 2, p. 441-442; «Autel votif trouvé en Thrace»,

plus tard par Th. Homolle⁷⁷. Les acquis scientifiques furent considérables. Il fit en effet avancer les connaissances de la géographie historique en identifiant de nombreux sites; il nota de nombreuses inscriptions, grecques et romaines, et releva de nombreux monuments figurés, s'intéressant à des documents jugés alors insignifiants (stèles funéraires, monuments votifs, ruines modernes ...). Curieux de tout⁷⁸, en particulier de l'ethnographie, sensible aux enjeux nationaux et aux rivalités des Etats dans la région, l'auteur publia une version moins archéologique de son voyage, *Le Balkan et l'Adriatique*⁷⁹, livre dans lequel il traite essentiellement d'histoire contemporaine.

En 1879, A. Hauvette-Besnault visite le centre de la Chersonèse de Thrace⁸⁰. Mais le grand nom de l'archéologie française en Thrace fut George Seure. De juin à novembre 1898, accompagné du médiéviste V. Laurent, il reprit sur le terrain l'oeuvre interrompue par Albert Dumont, devenu en 1876 directeur de l'Ecole Française d'Athènes⁸¹. Il compléta les explorations de celui-ci sur la côte thrace de la mer Egée⁸². Mais surtout, il les prolongea plus au Nord, sur le territoire de la Bulgarie⁸³, où il entreprit des fouilles⁸⁴. Il étendit également vers la préhistoire les études thraces, en fouillant des tumulus. Devenu un spécialiste reconnu et estimé de toutes les questions archéologiques ou historiques relatives à la Thrace, auteur de nombreuses études sur le sujet⁸⁵, il tint de 1910 à 1929 une chronique régulière des

RA, 1869, 1, p. 179-185; «Sécoma découvert à Panidon en Thrace», *RA*, 1872, 2, p. 229-231; «Inscriptions grecques de l'Hémus», *BCH*, 1, 1878, p. 401-412.

77. *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie*, Paris, 1892 (avec une notice de L. Heuzey sur la vie d'A. Dumont). Ce volume réunit, en outre, trente-quatre articles d'A. Dumont.

78. Il publie, par exemple, un article au sujet de graffiti gravés par des soldats français de l'expédition d'Egypte, en captivité à Didymoteichos, cf. «Vingt sous-officiers français prisonniers en Thrace», *RA*, 1869, 1, p. 387-388, ou ajoute à son premier rapport scientifique un «appendice sur les monuments turcs de Thrace aujourd'hui en ruines». Cf. aussi ses deux articles publiés en 1871 et 1872 dans la *Revue des Deux Mondes*: «Souvenirs de la Roumélie» et «Souvenirs de l'Adriatique».

79. Publié à Paris, 1873. Sur la vie et la personnalité d'A. Dumont, à qui on doit la réforme de l'enseignement supérieur en France, après la défaite de 1870, la création de l'Ecole Française de Rome et du BCH, cf. O. Riemann, «Albert Dumont», *Rev. de Phil.*, 9, 1885, p. 1-18; P. Amandry, «Albert Dumont, directeur des Ecoles de Rome et d'Athènes», *BCH*, 100, 1976, p. 1-5; J. M. Mayeur, «Albert Dumont et les transformations de l'enseignement supérieur au début de la Troisième République», *ibid.*, p. 7-10.

80. «Sur quelques villes anciennes de la Chersonnèse de Thrace», *BCH*, 4, 1880, p. 505-520.

81. Il ne cessa, à ce poste, d'encourager les voyages archéologiques des jeunes membres de l'Ecole Française d'Athènes, de même que son successeur P. Foucart.

82. On trouve un résumé détaillé de ses déplacements dans *BCH*, 22, 1898, p. 559-560. Au cours de ce premier voyage, il étudia 130 monuments funéraires ou votifs, 110 reliefs à banquet et recopia 200 inscriptions.

83. Pour une bibliographie des recherches françaises en Bulgarie, cf. J. Fotz, «Recherches épigraphiques françaises dans la région danubienne et les Balkans», *Actes du Colloque international du centenaire de l'Année épigraphique*, Paris, 1990, p. 177-181.

84. «Nicompolis ad Istrum, Etude historique et épigraphique», *RA*, 1907, p. 257-276 et *RA*, 1908, p. 33-95.

85. «Voyage en Thrace, l'emporium romain de Pizos», *BCH*, 12, 1898, p. 472-491; «Voyage en Thrace, l'emporium romain de Pizos, fondation et organisation», *ibid.*, p. 520-557; «Le théâtre de Périn-

découvertes archéologiques ou épigraphiques récentes dans la région⁸⁶. Malgré l'ouverture des grands chantiers de fouille de Delphes puis de Délos, la Thrace reste, dans un premier temps, pour quelques membres de l'Ecole française d'Athènes, guidés par les conseils de L. Heuzey, une destination scientifique parfois privilégiée, mais de plus en plus occasionnelle: Paul Foucart⁸⁷, Salomon Reinach (août 1880 dans le golfe d'Abdère; mars 1882 dans la région de Cavalla)⁸⁸, Gustave Mendel en 1893⁸⁹, Paul Perdrizet (novembre-décembre 1894 puis pendant l'été 1899)⁹⁰, Franz Cumont (printemps 1898), Walter Deonna⁹¹, Charles Picard⁹² enfin, en compagnie de Charles Avezou⁹³ ou de A. J. Reinach⁹⁴ (en 1910, 1911 et 1912), explorent, étudient et publient des monuments ou des sites de Thrace.

the-Héraclée», *ibid.*, p. 593-598; «Inscriptions de Thrace, I, Le territoire continental des Dieux de Samothrace», *BCH*, 24, 1900, p. 147-169; «Voyage en Thrace; établissements scythiques de la Thrace; tumuli et chars thraco-scythes», *BCH*, 25, 1901, p. 156-220 (compte rendu de deux campagnes de fouilles de tumulus au pied du Rhodope); «Voyage en Thrace, Inscriptions funéraires», *BCH*, 25, 1901, p. 308-324; «Les derniers souverains thraces: Rhoemetaclès et Pythodoris», *REA*, 1904, p. 212-218; «Exploration de quelques tells de la Thrace», *BCH*, 30, 1906, p. 359-432 (avec A. Degrand); «Nouvelles monnaies de Kabyle de Thrace», *Rev. Num.*, 1907, p. 163; «Deux variantes thraces du type d'Artémis chasserresse», *REG*, 1912, p. 24-41; «Etudes sur quelques types curieux du Cavalier thrace», *REA*, 14, 1912, p. 137-166, p. 239-261, p. 383-391; «Les images thraces de Zeus Kéraunos», *REG*, 1913, p. 225-261; «Connaîtrions-nous, enfin, un texte de langue thrace?», *REA*, 22, 1920, p. 1-21; «Etudes sur quelques types curieux du Cavalier thrace», deuxième série, *REA*, 25, 1923, p. 305-324 et *ibid.*, 26, 1924, p. 25-67; «Chars thraces, I, introduction et généralités», *BCH*, 49, 1925, p. 346-437; «Le roi Rhésos et le héros chasseur», *Rev. Phil.*, 1928, p. 106-313. Le compagnon de son premier voyage, V. Laurent, publia: «Notes de titulature byzantine et vicaires de Thrace», *Echos d'Orient*, 38, 1940, p. 365-368; «Encore le néomartyr Michel Mauroeides», *ibid.*, p. 371-379.

86. «Archéologie thrace, documents inédits ou peu connus», *RA*, 1911, p. 301-316 et p. 423-449; *ibid.*, 1912, 1, p. 318-336; *ibid.*, 1912, 2, p. 255-276; *ibid.*, 1913, 1, p. 45-76; *ibid.*, 1913, 2, p. 225-252; *ibid.*, 1914, 2, p. 54-66; *ibid.*, 1915, 1, p. 71-93; *ibid.*, 1915, 2, p. 165-208; *ibid.*, 1916, 1, p. 359-386; *ibid.*, 1917, 1, p. 158-188; *ibid.*, 1918, 1, p. 76-91; *ibid.*, 1919, 2, p. 133-172 et p. 333-361; *ibid.*, 1921, 1, p. 108-126; *ibid.*, 1922, 2, p. 46-78; *ibid.*, 1923, 1, p. 1-42; *ibid.*, 1924, 1, p. 307-350; *ibid.*, 1925, 2, p. 1-38; *ibid.*, 1926, 2, p. 137-172; *ibid.*, 1929, 2, p. 51-83. L'ensemble de ces articles furent rassemblés en quatre volumes publiés à Paris en 1913 (pour les articles de 1911-1913), 1920 (1914-1919), 1925 (1920-1924 avec un index couvrant les volumes précédents) et 1933 (1925-1929 avec un index).

87. «Antiquités d'Eski-Zaghra», *BCH*, 6, 1882, p. 177-186; «Les Athéniens dans la Chersonnèse de Thrace», *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, 1909, p. 30-35.

88. «Antiquités de Maronée et d'Abdère», *BCH*, 5, 1881, p. 87-95; «La reconstruction des murs de Cavalla au X^e s», *ibid.*, 6, 1882, p. 267-275; «Inscriptions de Maronée», *ibid.*, 8, 1884, p. 50-53.

89. «Inscriptions de Thasos», *BCH*, 24, 1900, p. 263-284.

90. «Voyage dans la Macédoine Première», *BCH*, 18, 1894, p. 416-445; *ibid.*, 19, 1895, p. 532; *ibid.*, 21, 1897, p. 514-543; *ibid.*, 22, 1898, p. 334-353; «Trois inscriptions latines de Roumélie», *BCH*, 24, 1900, p. 542-552; «Le Σαμοθρακικός d'Antiphon et la Pérée samothracienne», *REG*, 22, 1909, p. 33-41; *Cultes et sanctuaires du Pangée*, Paris, 1910.

91. Il mène, en 1907, plusieurs fouilles à Thasos, cf. «Notes sur Thasos», *RA*, 1909, p. 1-14; «Les reliefs thasiens d'Héraklès et de Dionysos», *RA*, 1908, 1, p. 25-39; *AE*, 1909, p. 1-26.

92. Ch. Picard, «Archéologie thrace», *RA*, 1912, 2, p. 394-396.

93. Ch. Avezou et Ch. Picard, «Inscriptions de Macédoine et de Thrace», *BCH*, 37, 1913, p. 84-154.

94. Ch. Picard et A. J. Reinach, «Voyage dans la Chersonnèse et aux îles de la mer de Thrace», *BCH*, 36, 1912, p. 275-352.

2. L'effacement de la thracologie française

Le quasi monopole de l'École française d'Athènes sur la recherche en Grèce ou dans les Balkans, l'hellénocentrisme grandissant de ses membres et le développement des explorations archéologiques limitées à quelques sites, qui rempacent les missions du demi siècle qui suivit sa création asphyxient progressivement la thracologie française.

Parmi les Français peu nombreux qui étudient la région sans être membre de l'École Française d'Athènes, citons Jean Erdic, qui parcourt surtout le Nord de la Thrace⁹⁵; le géographe L. de Launay, qui étudie la géologie de l'île de Thasos⁹⁶; l'abbé E. Le Camus, qui emprunte la route côtière des Dardanelles à Cavalla puis à Thessalonique⁹⁷. En 1900, le P. Jérôme, de l'Ordre des Augustins de l'Assomption, fouille un tumulus du début de l'âge du bronze à Yamboli⁹⁸ et prospecte les sites néolithiques de la région. Les consuls établis dans les villes côtières ou les grands centres urbains renseignent parfois les autorités françaises sur l'actualité archéologique de leur secteur⁹⁹. D'une manière générale, malgré les difficultés persistantes provoquées par la division de la Thrace¹⁰⁰, le progrès des moyens de circulation (le chemin de fer, les routes), la multiplication des écoles grecques ou des sociétés savantes locales¹⁰¹ permettent une circulation accrue des archéologues et une connaissance plus rapide des nouvelles découvertes.

Il n'y a pourtant pas eu d'implantation archéologique durable en Thrace, ce qui ne laisse pas de surprendre, quand on songe aux espoirs scientifiques mis dans l'exploration archéologique et l'étude historique de cette région. En 1898, Th. Homolle soulignait ainsi l'intérêt des études en Thrace: «Ce que la Crète était dans

95. J. Erdic, *En Bulgarie et en Roumélie, mai-juin 1884*, Paris, 1885.

96. L. de Launay, «Histoire géologique de Mételin et de Thasos», *RA*, 1888, p. 249-253; «Etudes géologiques de la mer Egée», *Annales de l'École des Mines*, 1888, pl. IV fig. 1 = une carte géologique de Thasos (1/163 000e), cf. *supra* n. 57 pour le livre de souvenirs qu'il écrivit à la suite de ce voyage.

97. E. Le Camus, *Voyages aux sept églises*, Paris, 1896.

98. P. Jérôme, «L'époque néolithique dans la vallée du Tarsus (Thrace)», *RA*, 1901, 2, p. 328-349.

99. Cf. par exemple la petite collection constituée par le Consul de France à Philippopolis, M. Langlais que P. Foucart a pu étudier ou la lettre de A. Degrand, consul de France à Andrinople, *CRAI*, 1892, p. 35, qui signale la découverte «d'une chambre voûtée, construite en pierre, à l'intérieur d'un tumulus, à Kirk-Kilisseh, près d'Andrinople». Avec l'aide de G. Seure, A. Degrand fit, entre 1900 et 1903, des fouilles, financées par le gouvernement bulgare, sur trois tells chalcolithiques. Une partie du matériel de ces fouilles est aujourd'hui conservée au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain en Layes, cf. J. P. Mohen, «La contribution française à la découverte de la civilisation chalcolithique bulgare», Catalogue de l'exposition *Le premier or de l'humanité en Bulgarie*, Paris, 1989, p. 19-24. Ce même consul exécuta, en août 1904, des fouilles à Apollonie du Pont pour le compte de l'Institut. Ses rapports sont aujourd'hui conservés au secrétariat de l'Institut de France dans les archives de la Commission Piot, cf. M. Colligon, «Note sur les fouilles exécutées à Apollonie du Pont», *CRAI*, 1905, p. 300-306.

100. La partie turque de la Thrace reste encore difficile d'accès au début du siècle. G. Seure se voit par exemple refuser l'autorisation de fouiller le site de Périnthe, cf. G. Seure, *RA*, 1911, p. 304.

101. La fondation en 1861 de l'Ελληνικός Φιλολογικός Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως est suivie de la création de nombreuses associations locales, grecques ou bulgares, souvent dans une ambiance de surenchères nationalistes.

la mer Egée, la Thrace le fut sur le continent, la route des migrations primitives, le grand chemin entre l'Asie et l'Europe. Les Thraces, étroitement apparentés aux populations de la Bithynie et de la Phrygie, ont envoyé des colonies dans la Grèce entière; la mythologie et la poésie grecques se rattachent à la Thrace par mille liens. Plus tard, les mines d'or, les terres de culture, les ports attirèrent sur le littoral les colonies grecques et en particulier celles d'Athènes, et la Thrace devient pendant des siècles le champ de bataille et l'enjeu des conflits de la Grèce. Romaine, elle est sous les empereurs de Rome et ceux de Byzance le boulevard de l'empire et la route des invasions»¹⁰².

Mais, quand en janvier 1914, l'EFA suggère au gouvernement français de demander à E. Vénizélos, alors en visite à Paris, l'ouverture de fouilles sur des sites inexplorés (Dion, Amphipolis, Pella en Macédoine, Itanos en Crète), elle ne demande rien en Thrace¹⁰³. Quant aux diplomates français, ils se contentent de visiter Delphes, Patras et les îles où la présence française est traditionnelle (Naxos, Tinos). Ils ne se rendent en Macédoine qu'après 1914 et la Thrace reste pour eux une *terra incognita*.

*La première guerre mondiale*¹⁰⁴

L'entrée en guerre du gouvernement de E. Vénizélos établi à Salonique et le débarquement d'un corps expéditionnaire allié en Macédoine et en Thrace, contribuèrent curieusement au développement des recherches archéologiques françaises dans la région. Les soldats français eurent en effet à plusieurs reprises l'occasion de faire des fouilles archéologiques d'abord, d'une manière inattendue, lors du débarquement dans la presqu'île de Gallipoli en 1915¹⁰⁵, connu en France sous le

102. Th. Homolle, *BCH*, 1898, p. 559. Il n'y a pas l'équivalent, dans la bibliographie française, des travaux de W. Tomaschek (sur ce savant autrichien, cf. *3ème Congrès international de thracologie en l'honneur de W. Tomaschek*, Sofia, 1984).

103. Archives du Quai d'Orsay, Nouvelle Série. Grèce. No 49, p. 279. En général, les cartons d'archives qui contiennent des documents intéressant la vie de l'Ecole Française d'Athènes au Quai d'Orsay sont, 1/ Nouvelle série. Grèce. No 48, «Questions culturelles. Fouilles. 1901-1903». 2/ Nouvelle série. Grèce. No 49, «Questions culturelles. Fouilles. 1903-1914». 3/ Série Europe 1918-1940. Sous-série Grèce. No 156: «Instruction publique. Dossier général. 1918-1929». 4/ Série Europe 1918-1940. Sous-série Grèce. No 157: «Fouilles». 5/ Série Europe 1918-1940. Sous-série Grèce. No 158: «Beaux Arts». Je remercie vivement Mlle Sophie Coeuré, chargée de recherches à la BDIC, qui m'a transmis ces renseignements.

104. Les fouilles menées par le Service archéologique du Corps expéditionnaire français en Orient n'ont donné lieu à aucune étude d'ensemble. Pour en reconstituer l'histoire, il faut se reporter aux différents comptes rendus, publiés pendant la guerre dans les *CRAI*, la *REG* ou le *BCH*, ou aux articles concernant telle ou telle trouvaille, parus après la guerre dans les mêmes revues. Miltiade Hatzopoulos a annoncé la publication d'une recherche sur l'histoire du Service archéologique de l'Armée d'Orient, cf. «Les épigraphistes français en Macédoine», *Actes du colloque international de l'Année Epigraphique*, Paris, 1990, p. 217 n. 1.

105. Le débarquement, voulu par le cabinet anglais et notamment W. Churchill, d'un corps de troupes à cet endroit avait pour but de contrôler les Détroits, de prendre à revers les troupes ottomanes de

nom d'expédition des Dardanelles, puis, à l'occasion de brèves périodes de répit militaire¹⁰⁶, à partir de 1916 en Macédoine et en Thrace, enfin, jusqu'en 1923, pendant l'occupation par le corps expéditionnaire français de la Thrace orientale.

1. Les fouilles de la nécropole d'Eléonte, pendant l'expédition des Dardanelles (1915)

Après leur débarquement, dans la petite baie située au sud de Sedd-ul-bahr, à l'extrémité méridionale de la presqu'île de Gallipoli, les troupes franco-anglaises entreprirent de construire un campement et d'aménager des défenses. Les conditions générales y étaient alors particulièrement pénibles et dangereuses. Les troupes étaient soumises en permanence au bombardement ennemi. C'est en mai 1915, en creusant un boyau, à l'occasion de travaux de retranchement sur le plateau d'Eski-Hissarlik, à 1500 mètres du front turc, que des soldats français rencontrèrent des sarcophages et des tombes en pierre¹⁰⁷. Les soldats ne trouvèrent alors rien dans les tombes. Quelques semaines plus tard, en juin, un nouveau boyau de communication rencontra d'autres sarcophages. Les découvertes semblèrent suffisamment importantes pour qu'un médecin militaire, le Dr Leuthreau, médecin aide-major du 2^{ème} groupe d'artillerie, 1^{ère} division, envoie une lettre le 13 juin 1915, à E. Pottier, membre de l'Institut, pour l'informer des découvertes et déplorer que les soldats n'accordent pas, lors de leurs creusements

Thrace orientale, d'exercer une pression militaire directe sur Constantinople, enfin de communiquer librement avec la Russie. La vigueur des défenses turques, commandées par le général allemand Liman von Sanders et le colonel Mustafa Kémal, provoquèrent l'échec de la tentative franco-anglaise et le embarquement des troupes, huit mois et quatorze jours après leur arrivée (25 avril 1915 - 9 janvier 1916).

106. Les militaires de l'Armée d'Orient étaient appelés en France: «les jardiniers de l'Orient».

107. La bibliographie de ces fouilles se réduit à quelques courtes notices, publiées par Edmont Pottier pendant la guerre dans les *CRAI*, sur la base de lettres envoyées du front par les fouilleurs ou par des témoins intéressés. Les fouilles menées après la guerre, pendant l'occupation de la région par un corps expéditionnaire français, ne firent également l'objet que de brefs comptes rendus. L'ouvrage d'ensemble que devaient rédiger, après la guerre, R. Demangel et M. Massoul n'a jamais vu le jour. Quelques objets provenant des fouilles et déposés au Louvre ont été récemment publiés par A. Waiblinger, «La ville grecque d'Eléonte en Chersonnèse de Thrace et sa nécropole», *CRAI*, 1978, p. 843-857. Il faut donc encore se reporter aux comptes rendus des fouilles: *CRAI*, 1915, p. 237; *ibid*, 1915, p. 245; Edmont Pottier, *CRAI*, 1915, p. 268-285; Fr. M. J. Lagrange, «Les fouilles d'Eléonte», *Revue Biblique*, 1915, p. 573-575; J. Leune, «Fouilles archéologiques sur l'emplacement de la nécropole d'Eléonte de Thrace (Juillet-Décembre 1915)», *BCH*, 39, 1915, p. 135-240 et pl. IV-XV, (publication du rapport intitulé: *Fouilles du corps expéditionnaire d'Orient* et présenté au nom de l'Etat-major du corps expéditionnaire d'Orient à l'Académie des inscriptions par Edmont Pottier le 21 Janvier 1916); Edmont Pottier, «Fouilles archéologiques sur l'emplacement de la nécropole d'Eléonte, en Thrace», *CRAI*, 1916, p. 40-47; *REA*, 18, 1916, p. 64 et pl. I; Théodore Reinach, «Une inscription grecque d'Eléonte», *CRAI*, 1917, p. 29-30 (publication d'une inscription en l'honneur d'Attale II, copiée par un sous-officier anglais tué au combat); Gustave Mendel, «Les travaux du service archéologique de l'armée Française d'Orient», *CRAI*, 1918, p. 9-17; *BCH*, 44, 1920, «Chroniques des fouilles», p. 411; *BCH*, 45, 1921, «Chroniques des fouilles», p. 554-555; Charles Picard, «Rapport sur les fouilles de la nécropole d'Eléonte, Août-Janvier 1921», *CRAI*, 1921, p. 130-136; *BCH*, 46, 1922, p. 539-541; *BCH*, 47, 1923, p. 541-542; *BCH*, 48, 1924, p. 504.

trop rapides, tout l'intérêt scientifique qu'il convient à ces «fouilles archéologiques». Il signale que l'absence de tamisage ne permet pas de récupérer tout le matériel des tombes et que «les soldats, avides de satisfaire leur curiosité, de voir comment c'est fait, ce qu'il y a dedans, n'ont guère l'idée de fouiller avec méthode et patience. Plusieurs sarcophages ont été ouverts par un bout et vidés. C'est un excellent abri»¹⁰⁸. Il envoya une deuxième lettre le 2 août 1915. C'est peut-être à la suite de ces démarches¹⁰⁹, que le colonel Nieger en charge du secteur fit enclore de fils de fer barbelé, peu de temps après, le périmètre supposé de la zone archéologique pour réserver et protéger un champ d'exploration. Des fouilles furent alors organisées par l'Etat-major. Le colonel Girodon, chef d'Etat-major du corps expéditionnaire d'Orient, confia les recherches au Père Dhorme, moine de la Mission de Jérusalem, servant alors comme sergent, et à deux anciens membres de l'Ecole française d'archéologie, J. Chamonard, interprète stagiaire, et à F. Courby, sergent. Les recherches archéologiques commencèrent véritablement le 28 juin et ne cessèrent que le 12 décembre, au départ des troupes franco-anglaises. Des précautions furent prises pour assurer la sécurité des fouilleurs. Les équipes de corvée, des tirailleurs sénégalais du 54^{ème} Colonial et des hommes du Génie de la 1^{ère} Division, ne dépassaient jamais quatre hommes pour éviter d'attirer l'attention de l'ennemi. Mais les conditions restèrent précaires et les travaux furent plusieurs fois interrompus par les bombardements. Dans sa première lettre du 13 juin 1915, le Dr Leuthreau écrit que plusieurs fois «les fouilles ont été interrompues, car sous les balles et les obus, ce n'est pas le moment de faire des excavations archéologiques». Des fouilleurs furent blessés¹¹⁰. Dans une lettre du 19 août 1915, le Père Dhorme écrit: «un de mes hommes a reçu une balle dans le bras, un autre est tombé malade. Je suis resté avec mes deux poilus et j'ai persévéré malgré tout (...) Je reçois beaucoup moins de balles perdues et de shrapnells. Quelques marmites la nuit pour m'empêcher de dormir ...». En novembre, les fouilles se trouvèrent sous le feu de l'ennemi. Le lieutenant Leune, du 2^{ème} Bureau de l'Etat-major, décrit ainsi les conditions de travail des archéologues et de leurs hommes: «de nombreux obus tombent fréquemment sur le plateau et sur le terrain de fouilles, soit que les Turcs cherchent à atteindre les batteries situées en arrière, soit que la présence des travailleurs, en pleine vue des lignes ennemies, attirent leur attention». Un après-midi, «la nécropole d'Eléonte se trouve balayée par les

108. CRAI, 1915, p. 268-269.

109. Ces découvertes semblent être devenues rapidement célèbres. La livraison 1916 de la REA publie l'extrait d'une lettre, envoyée par un médecin, aide-major de 2^{ème} classe au 56^{ème} colonial: «A cent mètres du poste où je suis des obus ont détérré des sarcophages. Le champ de fouilles a été encerclé de fils de fer barbelés et un sergent-moine de Jérusalem avec des corvées fait des fouilles». On peut remarquer que ce ne sont plus des tranchées qui sont à l'origine de la découverte de la nécropole, mais, d'une manière plus sensationnelle, des obus.

110. On peut juger de l'intensité des combats par le terrible bilan de la campagne: les Turcs, vainqueurs, ont perdu 250.000 des 700.000 hommes engagés; 200.000 Britanniques et 50.000 Français sont tombés ou ont disparu.

balles. Les hommes travaillèrent donc désormais en tranchée, les déblais formant remblai du côté de l'ennemi» (lettre du 16 décembre 1915 à Mr. le Général commandant en chef le Corps expéditionnaire des Dardanelles)¹¹¹. Le sergent Dhorme fut d'ailleurs récompensé par la Croix de guerre: «Chargé des fouilles d'Eléonte, dans une position avancée, en prise au bombardement ennemi, a accompli cette tâche avec une ardeur inlassable et un mépris constant du danger, rendant ainsi avec art les services les plus distingués» signale l'ordre du jour du colonel chef d'Etat-major du Corps expéditionnaire français d'Orient.

2. Les travaux du service archéologique de l'Armée française d'Orient

Lorsqu'en septembre 1915, le général Sarrail quitta la France pour prendre son poste de commandant en chef des armées alliées en Orient, poste qu'il occupa jusqu'en décembre 1917, il avait déjà esquissé les contours d'un Service archéologique de l'Armée d'Orient (SAAO)¹¹². Ce service, créé officiellement le 20 mai 1916, ne cessa de bénéficier du soutien actif de l'Etat-major, notamment du général Charpy, chef d'Etat-major des armées alliées de Salonique depuis 1915, et des deux successeurs du général Sarrail, les généraux Guillaumat et Franchey d'Esperey. Il fut d'abord dirigé par le lieutenant Charles Bayet, jusqu'au 24 février 1916, puis par Gustave Mendel, officier-interprète de 3^{ème} classe employé au 2^{ème} Bureau du quartier général des Armées alliées à Salonique, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, qui servirent d'une certaine manière d'agents de liaison de l'Ecole. Le service était composé de neuf personnes¹¹³, dont un architecte. L'Ecole Française d'Athènes, dirigée alors par Gustave Fougère, collabora activement aux activités archéologiques du Service, soit par l'intermédiaire des anciens membres de l'Ecole, engagés alors sur le front d'Orient et qui eurent plusieurs fois l'occasion de participer à ses travaux, soit par un soutien logistique et

111. Un membre de l'Ecole française, Gabriel Leroux, capitaine, fut tué le 9 Juin 1915, à Gallipoli, au cours d'opérations militaires sans rapport avec les fouilles de la nécropole. Mais il avait eu connaissance de ces fouilles et avait pu les visiter. Voici ce qu'écrivit Gustave Fougère dans la nécrologie qui servit d'épigraphe au *BCH* de 1915: «blessé grièvement en France dès le début de la guerre, il avait obtenu un nouveau poste de combat dans le corps expéditionnaire des Dardanelles. Il s'y était senti entraîné par l'attrance de cet Orient, théâtre de ses premières campagnes d'explorateur. Il a trouvé là, dans l'accomplissement de son devoir militaire, le couronnement héroïque de sa carrière d'helléniste. Il repose, non loin d'une nécropole grecque, —dont la découverte par nos soldats lui procura sa dernière émotion d'archéologue—, en Chersonèse de Thrace, au bord de l'Hellespont, en vue de la plaine de Troie. Et c'est pour reconquérir sur les barbares cette parcelle de sol saturée d'histoire grecque qu'il a généreusement versé son sang en preux serviteur de la France et de l'Hellénisme».

112. Dans la tradition de l'expédition d'Egypte ou de celle de Morée. Cf. aussi pour la tradition archéologique de l'Armée française N. Bayle, «Armée et archéologie au XIX^e s: éléments de recherche sur les travaux archéologiques des officiers français publiés entre 1830 et 1944», *Ramage*, 3, 1984-1985, p. 219-230. L'auteur de ces lignes prépare une étude sur les fouilles des militaires français en Grèce, pendant l'expédition de Morée, pendant la guerre de Crimée et pendant la première Guerre mondiale.

113. Entre autres A. Jardé, Ch. Dugas, F. Courby, J. Hatzfeld.

scientifique. Le service archéologique était également lié à l'Institut, où ses rapports d'activité étaient lus régulièrement, avant d'être remis à l'EFA qui se chargeait de les publier dans le *BCH*. L'Institut participa également au financement de certaines activités de recherche, par des subventions de la fondation Piot. Outre la mission de protéger systématiquement les vestiges archéologiques dans les territoires occupés par l'armée (la ville de Thessalonique, une partie de la Macédoine et quelques points en Thrace, comme Thasos), mission confiée au corps expéditionnaire par le Gouvernement grec, l'activité archéologique et historique s'orienta dans trois directions: des fouilles dans la banlieue de Salonique, en Chalcidique, dans la vallée du Vardar et un relevé systématique des *tépés* connus alors¹¹⁴, une étude des monuments byzantins de Salonique, et une *Enquête historique et économique sur les monuments et les souvenirs de l'Islam dans la péninsule balkanique, et sur la condition présente de la population musulmane*. Un important travail de cartographie fut également accompli¹¹⁵.

La Thrace fut beaucoup moins concernée que la Macédoine par les recherches du service archéologique de l'Armée d'Orient. L'Etat-major et la plus grosse partie du corps expéditionnaire français étaient stationnés à Thessalonique ou dans sa région. Mais surtout, la Thrace était alors occupée par les Bulgares. Les Français furent d'ailleurs amenés à bombarder à plusieurs reprises les positions bulgares sur la côte thrace, notamment à Abdère, où leurs tirs endommagèrent des vestiges archéologiques. D'une manière générale, ils se contentèrent d'occuper un certain nombre de points qui leur permettaient d'assurer la sécurité des arrières des armées de Macédoine, de préserver la sécurité des communications maritimes et d'éviter un regroupement des forces turques et bulgares. C'est ainsi qu'un détachement de fusilliers marins stationna à Thasos pendant la durée du conflit¹¹⁶. Il ne semble pas

114. Leon Rey, «Observations sur les sites préhistoriques et protohistoriques de la Macédoine», *BCH*, 40, 1916, p. 257-292; Id., «Observations sur les premiers habitats de la Macédoine, Recueillies par le Service archéologique de l'Armée d'Orient, 1916-1919 (région de Salonique)», *BCH*, 41-43, 1917-1919; Charles Picard, «Les recherches archéologiques de l'armée française en Macédoine, 1916-1919», *ABSA*, 23, 1918-1919, p. 1-9; «Service archéologique de l'Armée d'Orient, La nécropole de Mikra-Karabun près de Salonique», *Albania*, 2, 1927, p. 48-57; id., «La nécropole de Mikra-Karabun...», *Albania*, 3, 1928, p. 60-66; id., «La nécropole...», *Albania*, 4, 1929, p. 67-76. On trouve également une mine de renseignements dans l'abondante littérature de souvenirs écrits par les soldats ou les officiers pendant ou après la guerre, cf. entre autres Docteur Peaudeleu, *Aux Dardanelles, à Lemnos, sur les bords du Vardar, Souvenirs de la Guerre d'Orient et Impressions de voyage*, Nice, 1920.

115. S. Casson, «Notes on the Ancient Sites in the Area occupied by the British Salonika Force during the campaign, 1916-1918», *BCH*, 40, 1916, p. 293-297. L'auteur mentionne une carte archéologique dessinée par le Service archéologique de l'armée d'Orient ainsi qu'une carte topographique dressée par le service topographique français et «the British 8th Field Survey Comp.».

116. A partir du 16 mai 1916. Peu concernés par les opérations militaires, ils profitèrent de leur séjour pour construire un réseau d'adduction d'eau et améliorer les rues de la ville. Pour ces travaux publics effectués par l'armée française d'Orient, cf. entre autres Jean-José Frappa, *Makédonia, Souvenirs d'un officier de liaison en Orient*, Paris, 1921 ou J. Ancel, *Les travaux et les jours de l'Armée d'Orient*, Paris, 1921.

qu'ils se soient livrés à une quelconque activité archéologique¹¹⁷.

3. Les travaux du service archéologique du Corps d'occupation français de la Thrace

A la fin de la guerre, les traités¹¹⁸ signés à Paris avaient prévu que la Bulgarie devait renoncer à la Thrace égéenne¹¹⁹, qui revenait à la Grèce. Un corps expéditionnaire français devait occuper cette région d'octobre 1919 au 28 mai 1920 pour assurer la bonne exécution du traité de Neuilly¹²⁰. A Constantinople, une partie du corps expéditionnaire devait surveiller la bonne application du Traité de Sèvres, signé le 10 août 1920, qui prévoyait entre autres le démantèlement de l'Empire ottoman et la démilitarisation de la zone des Détroits¹²¹. Dans la lignée des travaux du Service archéologique de l'armée d'Orient pendant la guerre, l'Etat-major de l'armée d'occupation et le général Charpy, commandant du corps expéditionnaire français en Thrace, s'engagèrent dans une série d'activités archéologiques et historiques en Thrace. Le rôle de l'Ecole française d'Athènes, et de son nouveau directeur, Ch. Picard¹²², qui se rendit plusieurs fois sur les sites fouillés et encouragea vivement l'Etat-major à reprendre le flambeau de l'Armée d'Orient, fut encore une fois déterminant¹²³. Un service archéologique fut constitué auprès de l'Etat-major. Il fut confié au Père Azaïs, qui s'est illustré par la suite par ses recherches en Nubie et en Ethiopie. Comme en Macédoine pendant la guerre, le service procéda à un inventaire des sites archéologiques de la région, à quelques fouilles et réalisa une enquête générale, historique et archéologique, mais aussi

117. Un fond d'une cinquantaine de photographies est actuellement conservé au service photographique de la BDIC aux Invalides à Paris (ce renseignement m'a été communiqué par Mlle Sophie Coeuré, chargée de recherches à la BDIC). Ces photographies, qui présentent surtout un intérêt ethnographique, seront publiées prochainement.

118. Pour toutes ces questions diplomatiques et territoriales, cf. J. B. Duroselle, *Histoire diplomatique de 1919 à nos jours*, Paris, Castellan, *Histoire des Balkans*, Paris, 1991.

119. Ou Thrace du Sud pour les Bulgares.

120. Les dispositions territoriales du Traité de Neuilly (27 novembre 1919) étaient beaucoup moins favorables à la Bulgarie que celle de l'armistice, signé à Thessalonique le 28 septembre 1918, un mois jour pour jour après le début de l'offensive victorieuse de Franchey d'Esperey. L'armistice ne prévoyait qu'un retrait des forces bulgares à l'intérieur des frontières de 1913, alors que le Traité imposait l'abandon de la Thrace du Sud, occupée par les Alliés. La Bulgarie perdait donc le port de Dédéagatch et tout débouché sur la Mer Egée. En attendant une décision définitive sur son sort, une zone d'occupation est créée en Thrace, appelée «Thrace interalliée» (1919-1920). Le rattachement de la totalité de la Thrace à la Grèce, à la conférence de San Rémo (avril 1920) puis au Traité de Sèvres, 10 août 1920, resta de courte durée puisque le Traité de Lausanne (1923) fixa la frontière entre la Grèce et la Turquie sur l'Hèbre, dissociant une nouvelle fois la Thrace orientale et la Thrace occidentale.

121. La Turquie perdait également la Thrace orientale, son territoire européen se trouvant limité aux environs de Constantinople.

122. Nommé Directeur de l'Ecole française d'Athènes en 1920.

123. Archive EFA, Rapport de M. Ch. Picard au Ministère de l'Instruction Publique, ECO 1, p. 9.

géographique, à partir d'un questionnaire méthodique fourni par l'EFA¹²⁴. Des fouilles furent reprises à Eléonte, à la demande du général Pellé, Haut-Commissaire de la République française, qui souhaitait voir les recherches s'étendre et les zones déjà fouillées pendant la guerre protégées par des mesures conservatoires. R. Demangel dirigea ces recherches. Il entreprit, entre autres, d'y fouiller, avec des détachements du 129^{ème} et du 130^{ème} bataillon de tirailleurs sénégalais, un tertre préhistorique, connu jusqu'alors sous le nom de «tumulus de Protésilas»¹²⁵. D'autres fouilles furent menées à Constantinople¹²⁶. A Macri-keuy, aujourd'hui Bakirköy, sur l'emplacement de l'ancien faubourg de l'Hebdomon¹²⁷, du 27 juillet 1921 à l'été de 1923, date du départ définitif du corps d'armée français, des fouilles, faites par une dizaine d'hommes de la 32^{ème} compagnie du 4^{ème} bataillon de tirailleurs tunisiens surveillés par le capitaine Stupfel, officier du 66^{ème} régiment d'infanterie, rattaché au centre d'instruction de Makri-keuy, furent dirigées par R. Demangel, conseiller archéologique auprès du Haut-Commissaire français, et détaché à cette occasion auprès du général Charpy. Ces fouilles furent réalisées avec l'aval des autorités archéologiques turques. Elles mirent au jour les ruines d'une grande église et les restes de la colonne élevée en l'honneur de Théodose II¹²⁸. Les fouilles du quartier des Manges, au pied du Vieux Sérail, furent commencées pendant l'été 1921 pour résoudre un grave problème d'intendance qui risquait de paralyser le corps d'occupation français, alors cantonné dans les jardins qui s'étendent à l'Est du vieux Sérail, entre le palais et le rempart de Marmara. «C'est à cette attribution fortuite et aussi à une saine tradition de l'armée française, celle du "quart de vin" du troupier, que sont dues les fouilles du quartier des Manges. L'Intendance française avait, en effet, pour l'approvisionnement des troupes, accumulé dans ses magasins de Gulhané d'importants stocks de vin. Mais les fortes chaleurs de juin 1921 marquèrent impérieusement la nécessité de les entreposer dans un endroit frais. Les officiers chargés du service, le capitaine Henriot et le lieutenant Pichoret, ayant observé que dans l'enceinte même du parc militaire, autour de la voie ferrée et près de la mer, s'ouvraient des souterrains faciles à transformer en caves, pénétrèrent dans plusieurs d'entre eux pour les examiner et commencèrent à les faire aménager

124. De cette enquête, attestée, entre autres, par le rapport de Ch. Picard au Ministère de l'Instruction Publique pour l'année 1919-1920 (archives EFA, ECO 1, p. 9), comme de celle réalisée en Macédoine pendant la guerre, je n'ai retrouvé aucune trace à l'Ecole française.

125. R. Demangel, *Le tumulus dit de Protésilas, Fouilles du corps d'occupation français de Constantinople exécutées de 1920 à 1923 par ordre du général Charpy, commandant en chef, avec le concours technique de l'EFA*, 1 fascicule, Paris, 1926.

126. Ch. Diehl, «Fouilles du corps d'occupation français à Constantinople», *CRAI*, 1922, p. 198-207; id., «Fouilles . . . », *CRAI*, 1923, p. 241-248.

127. Il s'agit d'un ensemble monastique du XI^e s, comprenant une église et des celliers. Des fouilles avaient déjà été menées à cet endroit en août 1914 par des soldats du premier Corps d'armée turc commandés par le capitaine Echref Effendi, cf. Th. Macridy et J. Ebersolt, «Monuments funéraires de Constantinople», *BCH*, 46, 1922, p. 336-393, et surtout II, l'hypogée de Macri-Keuy, p. 363 à 393.

128. R. Demangel, *Contribution à la topographie de l'Hebdomon*, Recherches françaises en Turquie, 3e fascicule, Paris, 1945.

pour le logement des barriques. Les modestes travaux de terrassement entrepris en juin 1921 à l'aide de trois soldats dans les sous-sols du parc de subsistances militaires, devaient prendre bientôt une plus grande extension et permettre l'étude de l'important groupe de ruines des Manganes» (cf. l'introduction de la publication de R. Demangel)¹²⁹. Enfin, le directeur du service archéologique dirigea les fouilles de deux tumulus, le premier à Gumulgina (aujourd'hui Comotini)¹³⁰ en mai 1920, le deuxième à Karagatch¹³¹.

Ces recherches françaises prirent fin, pendant l'été 1923, après la signature du Traité de Lausanne, le 24 juillet 1923, qui abolissait le Traité de Sèvres et détachait la Thrace orientale de la Grèce¹³². Elles n'aboutirent ni à une implantation scientifique ni à une influence culturelle françaises dans la région¹³³.

*La recherche archéologique française en Thrace aujourd'hui*¹³⁴

La fin de la guerre, et le rattachement définitif de la Thrace occidentale à la Grèce, entraîna la reprise des activités archéologiques d'avant guerre. Des expéditions archéologiques furent à nouveau menées: en 1920-1921, celle de R. Dreyfus, A. Salac, et L. Renaudin dans le Pangée, à Cavalla et à Drama¹³⁵; en 1930, celle de P. Collart et P. Devambeze dans la vallée du bas Strymon (Galepsos), la région entre Stavros et Rhodolivos et Abdère; en 1937, celle de Jacques Roger et Jean Coupry dans la Pérée thasienne (Oesymé) et le Pangée (les bordures Est et Nord-Est)¹³⁶; la même année, celle de Michel Feyel et Jean Bousquet, le long de la côte thrace, en particulier dans la région d'Abdère; en juillet 1947, celle

129. R. Demangel et E. Mamboury, *Le quartier des Manganes et la première région de Constantinople*, Recherches françaises en Turquie, 2e fascicule, Paris, 1939.

130. Archives EFA, ECO I, Rapport de M. Ch. Picard au Ministère de l'Instruction Publique, p. 9. L'auteur publiera prochainement le carnet de fouille et les photographies de cette fouille.

131. Pour retrouver les places successivement occupées par les armées françaises, cf. E. Bujac, *Les campagnes de l'armée hellénique, 1918-1922*, Paris, 1930.

132. La région d'Andrinople et la Thrace orientale avaient été évacuées par les troupes grecques dès août 1922, tandis qu'en septembre Raymond Poincaré, Président du Conseil et Ministre des Affaires étrangères d'alors, ordonnait aux troupes françaises d'évacuer Tchanak, aux Dardanelles.

133. A l'inverse de l'ancien «caza» de Korca (Albanie), administré par la France de 1916 à 1920, où un lycée français fonctionna jusqu'en 1938. La recherche archéologique et historique française en Albanie devint alors une tradition de L. Rey à L. Robert et P. Cabanes.

134. Je n'ai pas adopté pour cette dernière partie de plan chronologique, aucune rupture ne venant la justifier, mais un classement des activités archéologiques par site. Les sites de Thasos, Philippes et Dikili Tash ne sont pas situés dans ce qu'on appelle aujourd'hui la Thrace. Mais les travaux qui s'y sont déroulés depuis la fin de la première Guerre mondiale ont prolongé les recherches d'avant guerre en Grèce du Nord, en Thrace en particulier. Notons que jusqu'à la période hellénistique, la Thrace s'étend jusqu'au Strymon et que c'est cette définition géographique qui est retenue dans le *Guide de Thasos* (*Guide de Thasos*, Paris, 1968, fig. 1). Il sera question dans la conclusion des études thraces dans la recherche historique et archéologique française aujourd'hui.

135. A. Salac, «Inscriptions du Pangée, de la région Drama-Cavalla et de Philippes», *BCH*, 47, 1923, p. 49-96.

136. J. Roger, «Inscriptions de la région du Strymon», *RA*, 1945, p. 37-45.

de Jacques Tréheux à Abdère¹³⁷; entre 1960 et 1963, celles menées par T. Hackens, F. Salviat et C. Vatin dans la région de Philippes¹³⁸; en 1969, le séjour d'Yves Grandjean à Maronée¹³⁹; enfin, en 1983, la prospection d'Annie Pralong en Thrace orientale¹⁴⁰. Les acquis de ces voyages archéologiques ne sont pas minces. Michel Feyel et Jean Bousquet rapportent plusieurs inscriptions inédites, dont certaines importantes pour l'histoire de la cité d'Abdère ou de la région¹⁴¹. Yves Grandjean publie une importante arétologie d'Isis¹⁴².

Mais les travaux des Français en Thrace prirent surtout la forme de fouilles archéologiques à Thasos, qui devint alors, aux côtés de Delphes et Délos, un des sites historiques de l'EFA, de Philippes, de Samothrace et de Dikili Tasch¹⁴³. L'histoire de la recherche française en Thrace se confond désormais avec l'historiographie de ces sites.

1. Thasos¹⁴⁴

Dans l'ouverture du site de Thasos et dans son attribution à l'Ecole Française d'Athènes, Charles Picard joua un rôle déterminant¹⁴⁵. Les voyages de juillet-août 1910, et des années suivantes, 1911 et 1912 en Chersonèse de Thrace, en Thrace et en Macédoine¹⁴⁶, avec A. J. Reinach et Ch. Avezou l'amènèrent à proposer à M. Holleaux, alors directeur de l'Ecole française, l'ouverture d'un chantier de l'Ecole

137. Celui-ci envisagea d'ailleurs un projet de fouilles qu'il soumit alors au directeur.

138. C. Vatin, «Une inscription inédite de Macédoine», *BCH*, 1962, p. 57.

139. «Note sur une épigramme de Maronée», *BCH*, 95, 1971, p. 283-294.

140. A. Pralong, «Remarques sur les fortifications byzantines de Thrace orientale», *Géographie historique du monde méditerranéen*, H. Ahrweiler édit., Paris, 1988, p. 179-200.

141. Jean Bousquet, «Inscriptions d'Abdère», *BCH*, 62, 1938, p. 51-54; Michel Feyel, «Nouvelles inscriptions d'Abdère et de Maronée», *BCH*, 66-67, 1942-1943, p. 176-199.

142. Yves Grandjean, *Une nouvelle arétologie d'Isis à Maronée*, EPRO, 49, Leyde, 1975. Il est remarquable, qu'en dehors de la période exceptionnelle de la guerre et des quatre années qui suivirent, l'Ecole ne réalisa nulle part en Thrace les «petites fouilles» qu'elle avait déjà menées ailleurs où qu'elle allait encore diriger sur d'autres sites (Orchomène d'Arcadie, la Thessalie du Sud, Dréros, Latô, le Ptoion, Hyettos de Béotie...).

143. Cette évolution n'est pas particulière à cette région. Partout en Grèce, les explorations archéologiques de l'Ecole française se cristallisent progressivement sous la forme de grande fouilles, cf. Georges Rougemont, «L'oeuvre des épigraphistes français en Grèce depuis 100 ans», *Actes du colloque du centenaire de l'Année Epigraphique*, Paris, 1990, p. 223-230.

144. Pour l'histoire des travaux de l'Ecole française à Thasos, se reporter d'une manière générale aux introductions des différents volumes des *Etudes thasiennes*. Je n'évoquerai, sur un mode mineur, que les grandes séquences de sa vie scientifique dans l'île.

145. Sur un rapide aperçu historique des recherches françaises qui précèdent l'attribution du site à l'Ecole Française d'Athènes, cf. G. Daux, «Les fouilles de l'Ecole Française d'Athènes à Thasos en 1954», *CRAI*, 1954, p. 469-480. Après les passages de G. Perrot et d'E. Miller, l'île avait été visitée en 1882 par S. Reinach, en 1893 par G. Mendel et en 1907 par W. Deonna.

146. Il visite Sestos, Koila, Eléonte, Madytos, Imbros, Lemnos, Samothrace. Ch. Picard et A. J. Reinach, «Voyage dans la Chersonèse et aux îles de la mer de Thrace», *BCH*, 36, 1912, p. 275-352.

à Thasos dès 1910¹⁴⁷. Les fouilles débutèrent le 4 mai 1911 et se poursuivirent jusqu'en 1914, malgré les guerres balkaniques de 1912-1913¹⁴⁸. La première Guerre Mondiale entraîna un ajournement de la poursuite des recherches et des fouilles¹⁴⁹. En 1920, Ch. Picard, devenu directeur de l'Ecole, déploya beaucoup d'énergie à stimuler la recherche française en Thrace. Il s'employa d'abord à faire terminer les fouilles commencées par les soldats français pendant la guerre à Eléonte, à encourager les travaux du Service archéologique du Corps expéditionnaire français en Thrace et à Constantinople. Mais surtout, il rouvrit le site de Thasos en 1920¹⁵⁰. Depuis lors, l'Ecole française n'a plus cessé de pratiquer des fouilles dans cette «île bienheureuse»¹⁵¹. Le rythme des recherches ne fut d'ailleurs pas toujours très régulier. Après plusieurs campagnes sur l'agora ou au théâtre, menées par G. Daux, A. Laumonier et H. Seyrig, les fouilles furent interrompues pendant la deuxième moitié des années 20. Entre 1929 et 1933, Yves Béquignon et Pierre Devambez complétèrent la connaissance du centre monumental, en fouillant en partie une grande rue romaine, un odéon et la zone qui s'étend au sud de l'agora. Dans le même temps, A. Bon entreprenait une exploration de la *chōra* insulaire de Thasos¹⁵². P. Lemerle s'intéresse alors aux époques paléochrétienne et byzantine et fait quelques sondages autour de la ville antique. De 1932 à 1936, M. Launey dégage le sanctuaire d'Héraclès. Sur les conseils de Ch. Picard, une étude des relations commerciales de l'île dans l'antiquité est entreprise, à partir de 1933, par Anne-Marie Bon, qui mène à bien, avec A. Bon, quelques années plus tard, la

147. La première demande officielle de Ch. Picard date du 20 novembre 1910. L'Ecole reçut une réponse favorable de l'administration turque le 20 février 1911, obtenue notamment grâce à l'entremise de G. Mendel, qui fut confirmée par la Grèce le 22 du même mois. Le firman de la Porte date d'avril 1911. Pour le détail des démarches cf. Ch. Picard, *CRAI*, 1912, 1, p. 193.

148. Thasos fut libérée le 17 juillet 1912, au début de la première Guerre balkanique, par un détachement de la flotte grecque, alors commandée par l'amiral Paul Koundouriotis, qui cherchaient à s'assurer la maîtrise de l'Egée du Nord. De 1912 à 1913, l'île servit de base à la marine grecque. La Pérée thasienne, occupée alors par les Bulgares, ne fut libérée qu'un an plus tard, après la Première Guerre Balkanique. Le Traité de Bucarest, signé le 10 août 1913, donnait à la Grèce la région de Cavalla, la Bulgarie ne gardant en Thrace du Sud qu'une petite façade maritime, avec Dédéagatch (Alexandroupolis). Les premiers séjours des Français ne furent pas toujours de tout repos. Ch. Picard faillit y mourir de la typhoïde; accusé d'espionnage par les Turcs, il fut défendu, à cette occasion, par un avocat grec de Cavalla.

149. Au cours de l'année 1916, R. Lejeune et J. Replat séjournèrent quelques semaines dans l'île de Thasos, où ils poursuivirent l'établissement du plan général de la ville au 1/2000^e.

150. Ainsi d'ailleurs qu'il fit commencer des recherches à Philippes et sur un des sites préhistoriques les plus importants de la région, la *tumba* de Dikili Tasch, cf. *infra*, p. 39. La première génération thasienne (Ch. Avezou, Ch. Picard, A. J. Reinach) avait été presque entièrement décimée par la guerre: les premiers fouilleurs de l'après guerre furent de jeunes membres de l'Ecole Française d'Athènes. Pour la bibliographie des fouilles cf. les 14 volumes parus à ce jour des *Etudes Thasiennes*, le *Guide de Thasos*, Paris, 1967 et les «Chroniques» publiées régulièrement dans le *BCH*.

151. C'est le surnom donné par les archéologues français à Thasos entre les deux guerres, cf. P. Devambez, «La "grotte de Pan" à Thasos», *Mélange d'histoire ancienne et d'archéologie offert à P. Colart*, Lausanne, 1976, p. 117.

152. Sur la vie des archéologues français à Thasos dans les années 30, cf. P. Demargne et P. Devambez, «Nous n'avions pas trente ans», *Mélanges Antoine Bon*, Lyon, 1975, p. 9-14.

publication des nombreux timbres amphoriques trouvés pendant les fouilles.

Les années 40 et 50 furent marquées par une nouvelle période de grande activité archéologique à Thasos. L'arrivée de Roland Martin et d'Ernest Will dans l'île en 1939¹⁵³, la reprise des fouilles de l'Agora à partir de 1948, sous la direction de François Chamoux, la constitution d'une «génération thasienne»¹⁵⁴ au tournant des années 40 et des années 50, avec Roland Martin, Jean Pouilloux, Pierre Levêque, Georges Roux, Lily Kahil, Christiane Dunant, François Chamoux, François Salviat, René Ginouvès, assistés des architectes et topographes K. Tousloukof et P. Conan donnèrent aux travaux de l'Ecole une impulsion décisive, tant en ce qui concerne la fouille (dégagement presque complet de l'agora) que des publications. Ch. Delvoye fouille, dans le même temps, les basiliques paléochrétiennes. Les 274 inscriptions découvertes depuis le début des fouilles françaises sont alors publiées par J. Pouilloux et Ch. Dunant. Conçu comme une étude et une présentation des documents restés inédits, ce travail aboutit à une synthèse sur l'histoire de Thasos, des premiers temps de la colonisation grecque à la fin de l'empire romain¹⁵⁵.

Cet élan fut brusquement interrompu dans la deuxième moitié des années 50, par la dispersion de l'équipe thasienne et l'arrêt des grandes fouilles. En dehors de la fouille de Cl. Rolley dans le sanctuaire de Déméter, à Evraïokastro, de celle de F. Salviat et de Nicole Weill à l'Artémision (1957-1960) ou de P. Bernard au Nord de l'Artémision, les recherches s'orientent davantage dans les années 60 vers la *chôra*. De 1961 à 1964, le sanctuaire par Jean Servais, puis de 1969 à 1971, les basiliques d'Aliki par Jean-Pierre Sodini sont fouillées. La construction d'une route carrossable autour de l'île en 1971-72, qui rendit plus aisés les déplacements, ainsi que l'orientation des préoccupations vers de nouvelles problématiques (histoire économique et sociale, étude rurale...), permirent les travaux de Tony Kozelj sur les carrières antiques, d'Arthur Muller sur les mines, d'Yvon Garlan sur les ateliers amphoriques et de Michèle Brunet et Christophe Giros sur l'habitat et l'économie rurale. En 1970, Yves Grandjean, Bernard Holtzmann, Martine Fourmont, Jean-Jacques Maffre et Olivier Picard reprirent les fouilles dans la ville antique, souvent à l'occasion de fouilles d'urgence effectuées pour le compte de l'Ephorie de Cavalla¹⁵⁶. De 1970 jusqu'en 1980, Yves Grandjean fouille minutieusement aux abords de la porte du Silène, un quartier d'habitation dont la publication est

153. La guerre interrompit les travaux, mais dès juillet 1945 R. Martin revient dans l'île pour réparer les dégâts laissés par les troupes bulgares et préparer la reprise des travaux (R. Martin, «Une signature de Praxias à Thasos», *Mélanges Charles Picard*, Paris, 1949, p. 705-715).

154. On a pu alors parler d'«Ecole française de Thasos».

155. L'originalité de cette monographie qui mêle «inextricablement analyse et synthèse» est d'avoir rassemblé, à côté des inscriptions, des sources souvent négligées comme les monnaies. Pour une analyse de la conception de cet ouvrage, cf. H.-G. Pflaum, «Histoire et cultes de Thasos», *Journal des Savants*, 1959, p. 75-88. C'est un des rares livres d'histoire, (avec la thèse d'A. Balland, *Inscriptions d'époque impériale du Létôon, Fouilles de Xanthos*, VII, Paris, 1981) directement inspiré par la méthode et les travaux de L. Robert.

156. R. Martin, «Thasos, quelques problèmes de structure urbaine», *CRAI*, 1978, p. 182-197.

complétée par une étude topographique exhaustive de la ville de Thasos à l'époque grecque. Les annexes de l'Artémision par A. Jacquemin, puis ses abords par J. Perreault sont également explorés. A partir de 1979, le quartier situé au Nord-Est de l'Agora est dégagé, par A. Muller, Dominique Mulliez et Francine Blondé. Enfin, en 1984, Jean-Yves Empereur commence les fouilles sous-marines du port antique de Thasos, dont la dernière campagne a eu lieu au mois de juin 1992.

Le nom donné à deux rues de Liménas, rue de l'Ecole française¹⁵⁷ et rue Pierre Devambez¹⁵⁸, atteste les importants travaux de l'Ecole Française d'Athènes dans l'île; l'acquis scientifique n'est pas moindre. Un guide archéologique, publié en 1968 par F. Salviat, fait le point sur ces travaux. Si de très nombreuses ombres subsistent dans l'étude de la topographie, des monuments et des documents thasiens, il est peu de domaines qui n'aient été explorés, étudiés et publiés: céramique précoloniale, archaïque et classique, urbanisme et topographie, architecture archaïque, classique et paléochrétienne, sculpture, histoire politique, institutionnelle, économique, paysages antiques, toutes ces sources ont été, au moins en partie, analysées et rendues publiques. De la période pré-coloniale à la période byzantine, voire moderne, Thasos est aujourd'hui, sans doute, une des cités les mieux connues de la région. Les recherches et les publications se poursuivent aujourd'hui, de plus en plus souvent, dans le cadre de travaux menés en collaboration avec l'éphorie de Cavala¹⁵⁹.

2. *Philippe*

La première campagne de fouilles eut lieu à Philippe¹⁶⁰ en mai-juin 1914 sous la direction de Ch. Picard et de Ch. Avezou. Les recherches reprirent après la guerre

157. Pour la rue de l'Ecole française, «Οδός Γαλλικής Αρχαιολογικής Σχολής», cf. *BCH*, 86, 1962, p. 933-935.

158. «Thasien» depuis 1928, Pierre Devambez y laissa un souvenir ému dans la population, notamment pour son action pendant les durs moments de la guerre civile, et y est encore connu sous le nom affectueux de «Barba Petro»; cf. Jean Pouilloux, *Notice sur la vie et les travaux de Pierre Devambez*, Institut de France, Académie des inscriptions et des belles lettres, Paris, 1981. Pendant la période de la dictature, alors conservateur des Antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, il s'illustra une nouvelle fois en accueillant ses collègues grecs proscrits et réfugiés en France. «Il fut de la race (peut-être rare) de ces archéologues pour qui la condition essentielle de réussite sera toujours une adaptation sincère au pays qui vous accueille et une compréhension profonde de ceux avec lesquels on choisit de travailler et de vivre», F. Villard, «Nécrologie de Pierre Devambez», *RA*, 1980, p. 195-196; cf. aussi B. Holtzmann, «Pierre Devambez», *Universalia*, 1981, p. 543-544. Pour l'histoire de l'éphorie de Cavalla et l'évocation d'une collaboration exemplaire entre les archéologues français et grecs, cf. D. I. Lazaridis, *Νεάπολις, Χριστούπολις, Καβάλα, Guide du Musée de Cavala*, Athènes, 1969, p. 75-82 et K. Romiopoulou, *Mélanges Lazaridis, Recherches Franco-Helléniques, I*, Thessalonique, 1990, p. 5-8.

159. Carte archéologique de l'île, fouille de l'atelier de Phari, fouille du port antique, fouille du théâtre.

160. Le site avait déjà été visité par des archéologues français, notamment par Léon Heuzey qui en laissa une description détaillée, souvent irremplaçable du fait de la disparition de monument comme l'arc de Kiémer (cf. *Voyage*, p. 117-120 et pl. 3), par Paul Perdrizet (cf. «Inscriptions de Philippe», *BCH*, 24, 1900, p. 299-323).

et se poursuivirent sans interruption jusqu'en 1938. De 1920 à 1924, Georges Daux y fouille le théâtre. P. Perdrizet, alors le meilleur connaisseur de la région¹⁶¹, participe activement aux recherches archéologiques. Les inscriptions trouvées pendant les fouilles sont publiées progressivement¹⁶². Les sculptures sont rapidement étudiées¹⁶³ ainsi que les vestiges architecturaux¹⁶⁴. Mais c'est l'arrivée sur le site de deux personnalités scientifiques de premier plan, P. Collart et P. Lemerle, qui donne aux recherches une impulsion et une cohérence nouvelles. Travaillant sur le site en 1927, Paul Collart commence une exploration systématique du Forum à partir de 1931¹⁶⁵; six campagnes de fouilles se succèdent jusqu'en 1936. Il rassemble en outre tous les documents relatifs à l'histoire de la ville et rédige une grande synthèse historique et archéologique¹⁶⁶. Les travaux menés par P. Lemerle sur les vestiges byzantins font également l'objet d'une importante publication, qui est restée jusqu'à aujourd'hui un monument de la recherche byzantiniste française¹⁶⁷. Hormis quelques travaux ponctuels¹⁶⁸, le site est ensuite laissé de côté pendant de longues années, sans doute en raison de la grande fouille de Thasos qui commence au lendemain de la guerre. Les travaux archéologiques ne sont repris qu'en 1977, quand Michel Sève entreprend une étude architecturale du forum, en vue de sa publication.

3. *Dikili Tasch*

Visité en 1861 par Léon Heuzey, qui n'était pas sûr du caractère archéolo-

161. Ses *Cultes et sanctuaires du Pangée*, Paris, 1910, avaient été si bien accueillis, qu'il se vit proposer par V. von Wilamowitz et par F. Hiller von Gaertringen la rédaction du Corpus des inscriptions de Macédoine, cf. M. Hatzopoulos, «Les épigraphistes français en Macédoine», *Actes du colloque international du centenaire de l'Année Epigraphique*, Paris, 1990, p. 205-221. Après avoir repris l'entreprise Galley, à la mort de son beau-père, il se détourna de l'activité scientifique.

162. Cf. A. Salac, *op. cit.* n. 135; P. Lemerle, «Inscriptions grecques et latines de Philippes», *BCH*, 58, 1934, p. 448-483; id., *ibid.*, 59, 1935, p. 126-159; id., «Le testament d'un Thrace à Philippes», *ibid.*, 60, 1936, p. 336-343; Pierre Ducrey a entrepris la rédaction d'une nouvelle synthèse épigraphique, cf. P. Ducrey, «Le recueil des inscriptions grecques et latines de Philippes de Macédoine: état des questions», *Actes du VIIIe Congrès International d'épigraphie grecque et latine*, II, p. 155-157.

163. E. Lapalus, «Sculptures de Philippes», *BCH*, 57, 1933, p. 438-466. Mais il faut attendre une quarantaine d'année pour voir la première étude d'ensemble sur les reliefs, cf. P. Collart et P. Ducrey, *Philippes I, Les reliefs rupestres*, *BCH, Suppl. II*, 1975.

164. J. Roger, «L'enceinte basse de Philippes», *BCH*, 62, 1938, p. 20-41.

165. Pour la bibliographie de Paul Collart à Philippes, cf. *Mélanges d'histoire ancienne et d'archéologie offert à P. Collart*, Lausanne, 1976, p. 13.

166. Paul Collart, *Philippes, ville de Macédoine, depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine*, Paris, 1937.

167. P. Lemerle, *Philippes et la Macédoine orientale à l'époque paléochrétienne et byzantine, recherches d'histoire et d'archéologie*, Paris, 1937; cf. aussi du même auteur, «Chapiteaux chrétiens à prototypes de bœuf», *AE*, 1937, 1, p. 292 sq.

168. Entre 1960 et 1963, T. Hackens, F. Salviat et C. Vatin effectuent plusieurs reconnaissances dans la région de Philippes et y ont copié et photographié plusieurs inscriptions inédites.

gique de cette «butte, peut-être artificielle»¹⁶⁹, reconnu définitivement comme un site préhistorique par C.W. Blegen et F.B. Welch¹⁷⁰, le *tell* de Dikili Tash fut fouillé par L. Renaudin à partir de juin 1920. Jusqu'en avril-mai 1922, trois campagnes de fouilles se succédèrent. Il fallut ensuite attendre plus de trente-six ans pour que l'éphore des antiquités de Kavalla, D. Lazaridis, et le directeur de l'Ecole française, Georges Daux, engagent la reprise des fouilles. D'abord en collaboration avec D. Théocharis, puis avec H. Koukouli, Jean Deshayes, entouré de Jean-Paul Demoule et de René Treuil, dirigea jusqu'à sa mort en 1979 des campagnes de fouilles régulières¹⁷¹. Les recherches se poursuivent aujourd'hui sous la direction de H. Koukouli et de R. Treuil¹⁷².

4. Samothrace

Comme Thasos, Philippos et Dikili Tash, l'île de Samothrace fut l'objet des sollicitudes scientifiques de Ch. Picard, dès la fin de la première Guerre Mondiale, dans le cadre d'une réorientation au Nord de l'Egée des explorations archéologiques de l'Ecole Française d'Archéologie¹⁷³. De 1923 à 1927, F. Chapouthier et A. Salac menèrent des fouilles dans le sanctuaire des Grands Dieux et, avec H. Seyrig, explorèrent l'île. Si les objectifs poursuivis furent déçus¹⁷⁴, ces travaux aboutirent à des découvertes importantes, notamment le théâtre¹⁷⁵. En dehors de quelques travaux ponctuels et épisodiques, le site fut ensuite abandonné par les archéologues français, et, quand en 1938, l'exploration archéologique reprit, ce fut sous la direction des archéologues américains de l'université de New York¹⁷⁶.

Comment peut-on évaluer le bilan des recherches archéologiques et historiques françaises en Thrace ? La masse des publications est respectable. Certains recueils d'épigraphie élaborés au XIX^e s «demeurent des usuels. Le matériel épigraphique réuni en Thrace par Dumont lui-même, et plus encore son édition augmentée par

169. Léon Heuzey, *Voyage*, p. 43.

170. Ils prospectèrent le site pendant la première guerre mondiale.

171. 1961, 1967, 1969, 1972, 1974, 1974, 1979.

172. Le premier volume de publication des recherches vient d'être publié: R. Treuil édit, *Dikili Tash, village préhistorique de Macédoine orientale*, *BCH*, suppl. 24, Paris, 1992.

173. Après le passage de C. Champoiseau, l'île avait été visitée par C. Picard et S. Reinach peu avant la guerre, cf. *BCH*, 1912, p. 350.

174. «Notre espoir était d'y mettre à jour des monuments antérieurs à l'époque hellénistique et ma pensée secrète de reprendre à la suite de ces découvertes, le grand problème des Kabires, d'en fixer l'origine et d'en préciser l'histoire», F. Chapouthier, *Les Dioscures au service d'une déesse*, Paris, 1925.

175. F. Chapouthier et A. Salac, «Inscriptions inédites de Samothrace», *BCH*, 49, 1925, p. 245-262.

176. F. Salviat revint à Samothrace en 1956 et termina l'étude de quelques dossiers abandonnés, cf. F. Chapouthier, A. Salac et F. Salviat, «Le théâtre de Samothrace», *BCH*, 80, 1956, p. 118-146; F. Salviat, «Addenda samothraciens», *BCH*, 86, 1962, p. 268-304. La publication de l'Arsinoeion par G. Roux est actuellement sous presse.

Homolle représente encore, à l'exception de l'actuelle Bulgarie, le seul corpus dont nous disposons» signalait Miltiade Hatzopoulos, lors d'un congrès à Paris en 1990¹⁷⁷. Pourtant, malgré une longue tradition française d'études thraces¹⁷⁸ et une masse de publications de détail, il n'y a pas aujourd'hui, à proprement parler, de spécialistes français de la région. Charles Garnier, qui devait reprendre, à l'Ecole française d'Athènes, les travaux de G. Seure, tomba au champ d'honneur en juin 1940. La recherche française, très hellénocentriste, animée essentiellement par des archéologues et des historiens de formation classique, s'est cantonnée, dans un «magnifique isolement»¹⁷⁹, aux marges de la Thrace et de ses civilisations, dans les sites actuels de l'Ecole Française d'Athènes. En dehors de quelques cas notables¹⁸⁰, les Français n'ont étudié que les vestiges gréco-romains. Ils ont peu cherché à sortir du cadre des sites traditionnels de l'Ecole¹⁸¹. Mentionnons le domaine notable de la religion thrace qui, parce qu'il a, à tort ou à raison, été considéré comme une des matrices de la religion grecque ou un paradigme des syncrétismes

177. Miltiade Hatzopoulos, «Les épigraphistes français en Macédoine», *Actes du colloque international du centenaire de l'Année Epigraphique*, Paris, 1990, p. 205-221.

178. Signalons qu'un des premiers historiens européens à s'intéresser à l'histoire thrace fut un français, Cary, qui écrivit, en 1752, une *Histoire des Rois de Thrace et de ceux du Bosphore cimmérien éclairci (sic) par les médailles*. Sur l'historiographie des études thraces en Europe, cf. St. Pascu, «I Traco-Daci nella storiografia europea», *Noi Traci*, 187, mai 1990, p. 1-9 et A. Pelletier, «Les Thraces à l'heure du XX^e s», *RA*, 1978, p. 291-293.

179. Le mot est de G. Daux qui qualifiait ainsi la cité antique de Thasos par rapport à son environnement thrace: «Le moindre objet trouvé dans les fouilles appartient à la civilisation cycladique, égéenne, hellénique; aucun trait n'orienté vers la Thrace», cf. «Thasos et les contrées danubiennes», *Studii Clasice*, III, 1961, p. 49-51.

180. Sur les civilisations et l'histoire thraces proprement dites, cf. P. Perdrizet, «Les fils du roi odryse Kerébleptès», *BCH*, 20, 1896, p. 466-552; E. Babelon, «Gétas, roi des Edones», *Journal international d'archéologie numismatique*, I, 1898, p. 1-10; P. Perdrizet, «Géta, roi des Edones», *BCH*, 35, 1911, p. 108-119; M. Holleaux, «Note sur deux décrets d'Abdère», *BCH*, 38, 1914, p. 63-70; M. Mauss, «Une forme ancienne de contrat chez les Thraces», *REG*, 34, 1921, p. 388-397; P. Cloché, «Le traité athéno-thrace de 357», *Rev. Phil.*, 46, 1922, p. 5-13; id., «Athènes et Kersébleptès», *Mélanges G. Glotz*, I, Paris, 1932, p. 215-226; J. Carcopino, «Note sur une épitaphe thrace rédigée en latin et gravée en lettres grecques», *Mélanges Pârvan*, Paris, 1934, p. 77-95; A. Bon, «Monnaie de Galepsos», *BCH*, 60, 1936, p. 172-174; P. Roussel, «La pérée samothracienne au III^e s av. J.- C. », *BCH*, 63, 1939, p. 133-141; P. Collart, «Monuments thraces de la région du Pangée», *Izvestija na Bâlgarskija arheologiceski Institut (Mélanges G. Kazarov)*, 16, 1950, p. 7-16. Pour l'histoire de l'île de Thasos à l'époque pré-coloniale ou l'étude des rapports de la cité thasienne avec la Thrace, cf. G. Daux, «Thasos et les contrées danubiennes», *Studii Clasice*, 3, 1961, p. 49-51; P. Bernard, «Céramiques de la première moitié du VII^e s à Thasos», *BCH*, 88, 1964, p. 77-142.

181. Cf. de ce point de vue, le compte rendu critique de F. Chamoux aux deux livres de synthèse sur l'histoire de Thasos écrits par J. Pouilloux (*Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos*, Et. Thas. III et IV, Paris, 1952 et 1954): «L'île de Thasos et son histoire», *REG*, 72, 1959, p. 348-369. Si l'on excepte les historiens dont les territoires de recherche ne sont pas limités par le travail sur les sites de l'Ecole Française d'Archéologie, comme L. Robert (cf. par exemple «Les inscriptions grecques de Bulgarie», *Rev. Phil.*, 33, 1959, p. 165-336) ou G. Le Rider (*Deux trésors de monnaies grecques de la Propontide (IV^e s av. J.- C.)*, Paris, 1963), seuls, Yvon Garlan, Olivier Picard, deux historiens il est vrai, et Francine Blondé ont étendu leur champs d'investigation, l'un pour les timbres amphoriques, l'autre pour les monnaies, la troisième pour la céramique classique, à l'ensemble de la région, au-delà des frontières politiques actuelles.

religieux, a souvent intéressé les savants français¹⁸². Sauf exceptions¹⁸³, les projets et les programmes scientifiques restent encore aujourd'hui cantonnés dans les limites des sites de l'École Française d'Archéologie. En dépit d'une grande exposition parisienne consacrée en 1974 à l'art thrace, on ne peut guère mentionner que Véronique Schiltz et Jean-Paul Demoule à travailler aujourd'hui dans le domaine de la thracologie.

182. Cf. notamment, L. Heuzey, «Le sanctuaire de Bacchus Tasibastenus dans le canton de Zikhna (en Thrace)», *CRAI*, 1868, p. 219-225; Th. Reinach, «Apollon Kendrisos et Apollon Patrôos en Thrace», *REG*, 15, 1902, p. 32-36; S. Reinach, «La mort d'Orphée», *RA*, 1902, p. 242-279; P. Perdrizet, *Cultes et mythes du Pangée*, Paris, 1910; P. Collart, «La vigne de la déesse almopienne au Pangée», *Baseler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde*, 42, 1943, (=Festband F. Stählin), p. 9-21; Ch. Picard, «Sabazios, dieu thraco-phrygien: expansion et aspects de son culte», *RA*, 1961, p. 129-176.

183. Cf. notamment le projet de recherches archéologiques et ethnographiques à Didymoteichon présenté par A. Guillon à l'EHESS en mai 1981, ou la prospection menée par A. Pralong en Thrace orientale en 1983 (cf. n. 140).

Jean-Yves Marc

ΙΣΤΟΡΙΑ ΤΩΝ ΓΑΛΛΙΚΩΝ ΕΡΕΥΝΩΝ ΣΤΗ ΘΡΑΚΗ

Η παρουσία των Γάλλων στη Θράκη, περιηγητών περιεργών, «*honnêtes hommes*» που ενδιαφέρονταν για τις αρχαιότητες, αρχαιολόγων, μελών ή παλαιών μελών της ΓΑΣ, υπήρξε πρόωγη και σχετικά σημαντική. Αν οι γάλλοι άφησαν λίγα συγγράμματα συνθετικά ή γενικής φύσεως γύρω από την περιοχή και τους πολιτισμούς που αναπτύχθηκαν εκεί από την προϊστορία ως τη βυζαντινή περίοδο, ωστόσο δούλεψαν, ταξίδεψαν και δημοσίευσαν πολύ. Όμως, από τη δεκαετία του '30, η εγκατάλειψη της συνήθειας των αρχαιολογικών ταξιδιών και το ριζώμα των ερευνών σε προνομιούχους αρχαιολογικούς χώρους (Φίλιπποι, Ντικιλί-Τας, Θάσος) διέκοψαν μια μακραίωνη παράδοση ερευνών στη Θράκη.

Ως τα μέσα του 19ου αιώνα, οι περιηγητές επισκέπτονταν τη Θράκη λιγότερο ίσως συστηματικά από άλλες περιοχές της Ελλάδας. Αλλά, όπως και αλλού, οι επίσημες αποστολές, κρατικών λειτουργών ή μοναχών, ή ακόμα οι μεμονωμένοι ταξιδιώτες, πολύ πιο ολιγάριθμοι, διέτρεξαν, περιέγραψαν, σχεδίασαν και χαρτογράφησαν αυτή την περιοχή, συχνά περιοριζόμενοι στους μεγάλους κυκλοφοριακούς της άξονες και στους σταθμούς τους (παραλιακή ζώνη, νησιά, χερσόνησο της Καλλίπολης). Οι πρώτες αξιόλογες περιγραφές ανάγονται στα μέσα του 16ου αι. Συνδέονται με τη διπλωματική δραστηριότητα της Γαλλίας στην Υψηλή Πύλη (Pierre Belon du Mans, Jean Chesneau, Nicolas de Nicolay). Από το τέλος του 17ου αι. και ύστερα, οι περιηγητές γίνονται πολυπληθέστεροι και συχνότεροι (Robert de Dreux, Paul Lucas, ο πατέρας Braconnier, Choiseul-Gouffier).

Από την αρχή του 19ου αι., ο «*honnête homme*» και ο ουμανιστής που περιγράφει τη Θράκη δεν είναι πια ένας ταξιδιώτης καλλιεργημένος, αλλά ευκαιριακός. Είναι όλο και περισσότερο ένας εξειδικευμένος επιστήμονας ή ένας επαγγελματίας αρχαιολόγος που περνάει περισσότερο χρόνο στους αρχαιολογικούς χώρους που επισκέπτεται ή που επιστρέφει σ' αυτούς συχνά. Η δημιουργία της ΓΑΣ, το 1846, φέρνει μαζί της μια τάση για επαγγελματισμό στα ταξίδια που γίνονται πραγματικά επιστημονικά. Η Θράκη αποτελεί τότε και ως τον Πρώτο Παγκόσμιο Πόλεμο, έναν προνομιούχο προορισμό των νέων μελών της Σχολής. Ορισμένοι γίνονται ειδικοί της περιοχής και της αφιερώνουν μελέτες αξεπέραστες ως σήμερα. Τις παραμονές του Πρώτου Πολέμου η γαλλική αρχαιολογική έρευνα στη Θράκη εστιάζεται στη Θάσο, τους Φιλίππους και το Ντικιλί-Τας, στην καρδιά μιας περιοχής όπου έχει ήδη εργαστεί

πολύ, αλλά, πρέπει να το παραδεχτούμε, μόλις που βρίσκεται στις πύλες της Θράκης με την αυστηρή έννοια του όρου.

Κατά τη διάρκεια του Πρώτου Παγκοσμίου Πολέμου και μέχρι τη Συνθήκη της Λωζάνης, η παρουσία ενός σημαντικού γαλλικού εκστρατευτικού σώματος στη Θράκη γίνεται ευκαιρία για νέες ανασκαφές: νεκρόπολη Ελεούντα, Κωνσταντινούπολη.

Μετά τον πόλεμο, τα αρχαιολογικά ταξίδια γίνονται σπανιότερα και η ιστορία της γαλλικής αρχαιολογικής έρευνας στη Θράκη ταυτίζεται από 'κει κι ύστερα με την ιστοριογραφία των αρχαιολογικών χώρων της Θάσου, των Φιλίππων και του Ντικιλί-Τας.